

DELPHINE DE VIGAN

No et moi

**Dos sier péda go gique
éta bli par
Patrice Ruellan**

(Le Livre de Poche n° 31277, 256 pages) **Le Livre**

de Poche

Patrice Ruellan est agrégé et docteur ès-lettres. Il enseigne la littérature, la poétique et les techniques d'expression au département Métiers du livre de l'IUT d'Aix-en-Provence.

© Librairie générale française, Paris,

2009. ISBN : 300-2-253-01268-4

Lorsque paraît *No et moi* en août 2007, Delphine de Vigan n'en est plus à son coup d'essai : en 2001, elle a publié un premier roman, *Jours sans faim*, sous le pseudonyme de Lou Delvig, aux éditions Grasset, puis, coup sur coup, en 2005, *Les Jolis Garçons*, un recueil de trois nouvelles et *Un soir de décembre*, un nouveau roman, chez Jean-Claude Lattès, toujours son éditeur aujourd'hui. Dans le premier livre, œuvre inaugurale à l'autobiographie latente et voilée, c'est l'écriture qui se révèle d'emblée, dans un premier pas maîtrisé. Pour authentifier la fiction, on joue sur les noms : le vrai, le réel, celui de la carte d'identité – étonnamment, on dirait justement un nom d'auteur – est découpé, raccourci, amaigri, pourrait-on dire pour suivre la métaphore de son sujet,

et précédé d'un prénom musical, littéraire et carnavalesque, « Lou » : il faut dire qu'il s'agit de raconter l'histoire d'une maladie, l'anorexie, et de sa guérison. Le jeu sur l'onomastique permet de brouiller les pistes et, plus que le nom de l'auteur, ce sont ceux des personnages qui sont transposés, sur tout un « je » qui devient « elle », Laure, sauf dans le retournement de la dernière page où, brutalement, le « je » de l'auteur s'impose, comme une délivrance.

À partir des *Jolis garçons*, Delphine de Vigan ose son nom. Trois récits, trois histoires d'amour où le sentiment et la chair se disputent et se rejoignent, où, à chaque fois, Emma, prénom littéraire s'il en est, si aimante, si amante, prend la parole pour raconter, en allant vite, trois « aven-

4 Dossier pédagogique

tures ». *Un soir de décembre* sort la même année. Ici, mise en abyme littéraire, c'est l'histoire d'un auteur retrouvé, à la suite de sa première publication, par une lectrice avec qui, bien des années auparavant, il a connu la passion, le plaisir et les larmes.

On le voit, la vie et l'œuvre ne sont jamais bien éloignées, comme c'est généralement le cas en littérature. *No et moi* suit une toute autre direction, en apparence. Plus de jeu de miroirs sur l'écriture ou l'écrivain : la parole est déléguée à une jeune adolescente surdouée, rêveuse et observatrice, collectionneuse de mots et de petites expériences en tout genre. Bien sûr, elle se prénomme Lou, comme un clin d'œil au doublement de l'auteur initial, mais cela n'est pas suffisant pour développer une piste autobiographique, ici. C'est plutôt un regard neuf, celui de la petite fille, sur le monde contemporain.

rain, sur la société qui l'entoure – et donc, nous entoure – un regard précis et distant, parfois, humoristique et tendre, souvent. Évidemment, c'est aussi le regard de Delphine de Vigan qui se développe. Mais le titre nous l'indique bien a priori, c'est encore la rencontre entre deux personnes, la narratrice et Nol wenn, dite No, la mendicante de la gare d'Austerlitz.

Lou a treize ans au début du roman ; elle entre en adolescence et cela provoque en elle certains bouleversements, non des moindres. D'autant plus qu'elle est « intellectuelle ment précoce », qu'elle a deux ans d'avance et voit bien son décalage avec ses camarades de classe. Cette enfant encore, cette jeune fille déjà d'une grande maturité se débrouille comme elle peut avec ce qu'elle a : une pensée en perpétuelle ébullition, un corps qui grandit, une douleur secrètement enfouie au fond du corps et du cœur. Elle connaît la révolte de son âge. Mais c'est surtout sa

No et moi 5

posture par ticulière, difficile, qui permet son développement. Lou regarde le monde qui l'entoure et refuse que les choses soient ce qu'elles sont. Sa rencontre fortuite avec No, à la gare d'Austerlitz, lui ouvre les yeux sur un monde si proche, un monde qu'elle ne voyait pourtant pas mais qui lui correspond aussi.

Ainsi, cette narratrice confidente, personne double de l'auteur, en livrant ses « pensées », en dévoilant l'intime, va vers le lecteur, le touche, l'embarque dans ses histoires, lui montre son adolescence en train de se faire, propose sa vision pénétrante et difficile d'un

dehors qui l'inquiète et la fascine, et dévoile les développements de son propre apprentissage sage.

Un contexte, un regard : l'adolescence

Que de clichés ou lieux communs écrits, filmés, télévisés sur l'adolescence ! Un leitmotiv, un leurre aussi. Les adolescents d'aujourd'hui sont-ils différents de ceux d'hier ? Connaissent-ils une vie plus difficile ? On tente parfois de les en persuader. La société s'en charge, véhiculant ses inquiétudes, ses peurs : du chômage, de la violence, de l'avenir. Or, notre monde n'est pas forcément plus abrupt qu'il y a cent ans, pour ne pas remonter plus loin... Cependant, il se montre comme tel. Et l'ascenseur social est en panne...

Delphine de Vigan nourrit son travail sur l'adolescence de celle de ses proches, de son regard sur ses propres enfants, de sa propre vie. Lou, par ses qualités d'enfant précoce, permet à l'auteur de lui prêter sa voix, ses expressions et ses images, sa manière d'être au monde.

Lou peut, du coup, avoir ce regard intellectuel sur les choses, elle peut

6 Dossier pédagogique

être l'auteur de sa vie qui s'écrit. Ainsi, par sa voix, c'est une vision sociologique d'un monde contemporain en ce début de XXI^e siècle qui se déploie. C'est aussi le monde de la proximité de la jeune fille qui est mon frère, son immédiat entourage : le lycée d'abord, les cours, les

professeurs, les élèves mais encore la famille, les relations avec des parents aimés, aimants, enfermés dans l'impossibilité de le dire.

Un roman socio logique

Le roman s'inscrit bien temporellement dans la société d'aujourd'hui. De nombreux indicateurs sont disséminés ici ou là, au gré du développement de l'histoire. L'ordinateur et Internet sont des exemples situés de notre temps très récent ; ils ne prenaient pas cette place importante dans nos quotidiens, ne serait-ce qu'il y a dix ans. Cela permet aussi d'insister sur le fonctionnement exceptionnel de la narrative.

« [...] elle n'avait personne pour l'attendre, pas de maison, pas d'ordinateur, et peut-être nulle part où aller¹ » (p. 19). « [...] j'avais trop de trucs dans ma tête et parfois c'est comme les ordinateurs, le système se met en veille pour préserver la mémoire » (p. 30).

« [...] alors, il cherche dans des livres, ou bien sur Internet, il n'abandonne jamais, même quand il est très fatigué » (p. 95).

Lou fixe la métaphore de l'ordinateur pour imaginer sa propre réflexion, sa combinaison (j'y reviendrai plus loin). Elle évolue dans ce monde où le livre est toujours présent – les encyclopédies, les livres scientifiques qui lui expliquent le monde sont bien présents –, mais de plus en

1. Les pages indiquées entre parenthèses renvoient à l'édition du Livre de Poche parue en mars 2009.

plus concurrencé par le clavier et l'écran. Un doute, une

ques tion, le réfl exe est de se rensei gner sur Inter net, mais chez elle ce n'est pas systé ma tique.

Elle est de notre temps, ancrée dans cette modernité, celle des images de synthèse, celle de la publicité ou du cinéma.

« [...] quand elle est si près de moi, une autre image se super pose, une image nette et trans pa rente en même temps, comme un holo gramme, c'est un autre visage » (p. 74).

« [...] comme on voit dans les publi ci tés pour les adou - cis sants avec un nounours débile qui raconte sa vie [...] » (p. 112).

« C'est une publi cité pour un par fum, une femme marche dans la rue, décidée, dyna mique, un grand sac en cuir sur l'épaule, ses che veux volent dans le vent, elle porte un man - teau de four rure, der rière elle on devine une ville au cré pus - cule, la façade d'un grand hôtel, les lumières scin tillent, un homme est là aussi, il se retourne sur elle, sub ju gué » (p. 218).

Elle cite le fi lm de Jacques Audiard, *Sur mes lèvres*, sorti en 2001 ; elle le raconte, antici pant ainsi la dernière page du roman :

« C'est l'his toire d'une femme sourde qui tra vaille dans une entre prise [...]. À la fi n il l'embrasse et c'est sans doute la pre mière fois de sa vie qu'un garçon l'embrasse, c'est une scène magni fi que parce qu'on sait qu'il ne va pas la lais ser, il a compris qui elle était, sa force et sa constance » (p. 173-174).

Le DVD que regardent Lou, Lucas et No est commer - cia lisé en juillet 2002. On peut alors en déduire que la fable est tout à fait contempo raine de l'écri ture, que

l'auteur situe son histoire dans le moment où elle écrit, le temps qu'elle vit.

À cette situation temporelle générale s'ajoutent nombre de références au monde adolescent : la tenue vestimentaire – le jean, pas vraiment spécifique que du monde adolescent, ni de l'ultra contemporain – les téléphones portables, les SMS et MSN :

« [...] elles se téléphonent, s'envoient des SMS, elles vont à des soirées, discutent sur MSN » (p. 34).

En outre, des marques de produits actuels sont présentes, juste mentionnées comme une proximité avec le lecteur : Eastpack, Converse, Benetton, H&M, Pimkie, Twingo, Go Sport, Monsieur Bricolage, Tupperware, Nutella...

Mais surtout, c'est un langage particulièrement distant, humoristique, une langue de l'excès, allant parfois jusqu'à l'hyperbole, qui émaille le texte.

« – Made moi selle Bertignac, j'aimerais vous dire deux mots.

C'est mort pour la récréation » (p. 13).

« Comme je m'apprête à entrer dans le café situé à côté du panneau d'affichage des trains, elle me retient par l'épaule. Elle ne peut pas aller là, elle est grillée » (p. 25).

« Marin, il ne va pas te lâcher comme ça, c'est le genre de sujet qui le branche grave » (p. 37).

« [...] Madame Cortanze avait un chi-gnon incroyable posé au-dessus de la tête dont la hauteur relevait sans aucun doute de la pure magie » (p. 50).

Les expressions « c'est mort », « pure magie », « elle est grillée » ou encore « le branche grave » sont typiques

d'un style adolescent, ou plus généralement elles appartiennent au vocabulaire des jeunes. On le voit bien, ce sont souvent

No et moi 9

des marques de l'exagération qui passent par le langage. Une manière d'être excessif dans ses phrases, violent aussi par les mots.

Une expression, tu te fois, me semble atteindre un statut à part, tant par sa fréquence – j'ai relevé 25 occurrences, mais certaines ont pu m'échapper ! – que par ce qu'elle suggère et ce à quoi elle renvoie : ce sont les deux mots « et tout », en fin de phrase. Motif récurrent, presque un refrain qui nous rappelle qui parle, quel est le point de vue, la tournure devient locution toute faite. Surtout, elle est la marque de l'inachèvement d'une pensée, d'un trop plein qui sied bien au personnage locuteur souvent en surchauffe ! Elle affirme son âge, son ton relâché parfois, elle suggère autre chose, un débordement du sens. Elle le sait, elle l'affirme :

« [...] *et tout* c'est pour toutes les choses qu'on pourrait ajouter mais qu'on passe sous silence, par paresse, par manque de temps, ou bien parce que ça ne se dit pas » (p. 30).

La dernière apparition du syntagme est au bas de la page 173, quand Lou raconte le film *Sur mes lèvres*. Cela me semble symptomatique d'un ton qui bascule à la fin du livre de la légèreté vers la gravité, la profondeur. Le langage de Lou évolue, grandit lui aussi, il abandonne petit à petit cette tournure enfantine. Enfin, il s'agit aussi d'une citation de ce roman d'adolescence à la renommée internationale : *The Catcher in the*

Rye (*L'Attrape-cœurs*) de Salinger, qui, uti lise de manière beaucoup plus systématique l'expression, comme pour saturer l'œuvre d'un véritable tic de langage. Delphine de Vigan ne pouvait l'ignorer.

Ce style peut alors évoluer jusqu'à la familiarité, l'incorporation, voire l'injure vulgaire. Il tire le texte vers l'oralité

10 *Dossier pédagogique*

d'un discours « jeune » comme pour soulager de temps en temps son caractère très mûr et très écrit, j'y reviendrai dans ma dernière partie.

« [...] je ne suis pas fou tu es de faire un lacet » (p. 13). « [...] ça veut dire *ne me fais pas chier connard*, ça j'en suis sûr, on peut le lire comme sur une pancarte » (p. 26). « [...] elle dit voilà ce qu'on devient, des bêtes, des putains de bêtes » (p. 65).

« Barre-toi, Lou, je te dis. Tu me fais chier. Tu n'as rien à faire là » (p. 93).

« [...] sinon le patron *pète une durite* (j'ai cherché dans le dictionnaire dès qu'elle a eu le dos tourné) » (p. 142). « [...] comment tu crois qu'on peut s'en sortir, comment tu crois qu'on peut sortir de cette merde » (p. 227).

C'est souvent No qui utilise l'injure ou l'expression vulgaire : c'est aussi son excès, sa violence. Remarquons enfin l'utilisation du nom « putain » sans le « s » attendu par la grammaire, employé donc en tant qu'adverbe de modalité à la page 65. Il prend ici tout son poids...

Le langage permet bien de s'inscrire dans une modernité, voire une contemporanéité, le roman participe de son époque, il en est le cher miroir stendhalien.

Le contexte du lycée

Certes, notre société se reflète ici, de manière générale, mais plus particulièrement, la vie du lycée est développée par le biais du regard de la lycéenne narrative.

L'argument principal du livre développe le sujet d'exposé choisi par le personnage principal.

« – [...] Quel est votre sujet ?

– Les sans-abri.

– C'est un peu général, pouvez-vous préciser ?

[...]

No et moi 11

– Je vais retracer l'itinéraire d'une jeune femme sans abri, sa vie, enfin... son histoire. Je veux dire... comment elle se retrouve dans la rue. [...] Je vais interviewer une jeune femme SDF. Je l'ai rencontrée hier, elle a accepté » (p. 11-12).

La vie au lycée, ce sont des horaires, des contraintes, l'auto-rité des enseignants, des devoirs à faire, des amitiés adolescentes. S'inscrivant dans une tradition du roman d'éducation – plus que d'apprentissage, ici – qui va de Rabelais à Pennac, en passant par Vallès ou Gide – pour aller vite –, *No et moi* montre un contexte scolaire vécu par les personnages. La situation de classe, précisément celle de Monsieur Marin, professeur de Sciences économiques et sociales, les obligations d'écoute, de respect, de silence et les relations entre les élèves sont largement transcrites ici, parfois vécues sous le coup d'une discipline oppressante, parfois sauvées par l'humour. Tellement contraignantes, ces consignes, qu'elles ne peuvent que se développer en une longue énumération

ponctuée par l'anaphore « il faut » et la répétition de la tournure négative « ne... pas ». L'éducation ou l'acceptation des interdits :

« Il faut dire oui mon sieur. Il faut entrer en silence dans la classe, sortir ses affaires, répondre présent à l'appel de son nom, de manière audible, attendre que Mon sieur Marin donne le signal de se lever quand retentit la sonnerie, ne pas balancer les pieds sous sa chaise, ne pas regarder son portable pendant les cours, ni jeter un œil à la pendule de la salle, ne pas faire des tortillons avec ses cheveux, ne pas faire de messes basses avec son voisin ou sa voisine, ne pas avoir les fesses à l'air, ni le nombril, il faut lever le doigt pour prendre la parole, avoir les épaules couvertes même s'il fait quatorze degrés, ne pas mâchonner son stylo et encore moins du

12 *Dossier pédagogique*

chewing-gum. Et j'en passe. Mon sieur Marin est la Terreur du lycée » (p. 32).

Mon sieur Marin est le personnage qui concentre ainsi les archétypes de l'enseignant « sévère », un peu « vieille France », un peu démodé, un peu « peau de vache » dans ses remarques ironiques :

« – Mon sieur Muller, je vois que vous commencez l'année dans les meilleures dispositions. Votre matériel est resté sur la plage ? » (p. 21).

Il va même jusqu'à s'acharner injustement sur Lucas ou Axelle Vernoux, jusqu'à l'humiliation publique :

« – Traitez un rond.

Lucas prend la craie, s'exécute.

– C'est votre note » (p. 78).

« – Mon sieur Muller, levez-vous et comparez jusqu'à 20. [...] »

– Un, deux, trois, ...

– STOP !... C'est votre note, mon sieur Muller : trois sur vingt... » (p. 214).

« Axelle Vernoux s'est fait cou per les che veux très court, avec une mèche plus longue et plus claire devant. [...] Mon sieur Marin appelle chaque nom à voix haute, jette un œil, puis met une croix. Il ter mine.

– Pedrazas... pré sente, Réviller... pré sente, Vandenber gue... présent, Vernoux... absente.

Axelle lève le doigt.

– Mais Mon sieur Marin, je suis là !

Il la regarde, la mine vague ment dégoû tée.

– Je ne vous connais pas » (p. 126).

Seule ment, le prof autori taire est aussi un person nage sym pa thique, un peu rêveur, un peu farfelu :

No et moi 13

« Moi, je suis peut- être uto piste, n'empêche que je mets des chaus settes de la même cou leur, ce qui n'est pas tou - jours son cas. Et pour exhi ber une chaus sette rouge et une chaus sette verte devant trente élèves, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il faut avoir un petit coin de sa tête accro ché dans les étoiles » (p. 165).

Il est respecté de ses élèves car il a du cœur :

« Je m'approche de son bureau. Il me tend un vieux livre, recou vert de papier kraft. Je le prends, l'ouvre à la première page, je n'ai pas le temps de lire le titre, seule ment son nom, écrit à l'encre bleue : Pierre Marin 1954.

– C'est un livre qui a été très impor tant pour moi, quand j'étais jeune homme » (p. 249).

Et, en digne représen tant de la sous- classe des ensei gnants de SES, il montre une orienta tion poli tique – ou au moins morale – qui rejoint la majorité de ses col

lègues :

« [...] j'ai emprunté pour vous à la bibliothèque un ouvrage très intéressant sur l'exclusion en France, je vous le confie, ainsi que cette photocopie d'un article récent paru dans *Libération* » (p. 34).

Madame Rivery, la prof de français étonnamment absente des dialogues ou des situations du récit, représente pour Lou une autorité intellectuelle. Per son nage présent/ absent par excellence, elle domine ses références, fabrique ses modèles de pensée. La jeune fille s'en réclame bien souvent, avoue sa préférence pour sa matière, suit ses conseils. Lou émaille d'ailleurs son récit de citations littéraires :

« [...] le ciel est bas et lourd comme dans les poésies » (p. 67).

« Je ne sais pas pour quoi j'ai pensé au Petit Prince, hier soir en m'endormant. Au renard, plus exactement. Le renard

14 *Dossier pédagogique*

demande au Petit Prince de l'appivoiser. Mais le Petit Prince ignore ce que cela signifie. Alors le renard lui explique... » (p. 186)

Ces renvois peuvent paraître un peu ressasés et conformistes. Que ce soit ce *Spleen* de Baudelaire ou *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, ce sont des livres lus, des textes connus, voire appris, que tout collégien ou lycéen a en tête. Lou n'échappe pas à sa catégorie de bonne élève qui, déjà, affirme une culture. À treize ans, elle a quelques Lettres, même si elles ne sont pas très originales. Et surtout, elle sait mettre en pratique une méthode de discours, celle de la dissertation, valable

pour son exposé dont nous ne connaissons que la conclusion comme pour persuader No de lui parler d'elle, passage auquel répond celui où elle va convaincre ses parents du bien-fondé de l'accueillir chez eux. L'argumentation, la dialectique, la force de conviction, elle sait faire...

« [...] (c'est l'introduction, j'ai préparé). [...] (là, je rentre dans le vif du sujet, la partie délicate, je ne me souviens plus du tout ce que j'avais prévu, avec l'émotion, c'est toujours comme ça). [...] (je suis lancée, il ne faut surtout pas s'interrompre, briser le fil, il faut que ça s'enchaîne... » (p. 40-41).

« J'ai préparé un argumentaire en trois parties comme Madame Rivery nous l'a enseigné, pré-cédé d'une introduction pour poser le sujet et suivi d'une conclusion à double niveau (il faut poser une question qui ouvre sur un nouveau débat, une nouvelle perspective).

Dans les grandes lignes, le plan est le suivant [...] » (p. 107).

« (Madame Rivery me dit souvent que mes conclusions sont un peu emphatiques, je veux bien l'admettre, mais par fois la fin justifie les moyens) » (p. 108).

No et moi 15

Introduction, grand 1, grand 2, grand 3, conclusion : l'organisation universitaire canadienne est bien présente. L'élève a retenu la leçon et l'applique sans difficulté, mieux avec aisance. Transparaissent ici les souvenirs de la formation

de Lettres supérieures de l'auteur, ex-khâgneuse. Les parents perçoivent un commentaire sur le discours et sa présentation, son style. Elles expliquent, elles justifient. Elles proposent une distance, un dédoublement du per-

sonnage, pourrait-on dire. De plus, à ce moment-là,

tout en s'adressant à elle- même, Lou interpelle le lecteur, lui fait voir sa démarche, son assurance, cherche à le convaincre lui aussi. Je reviendrai sur l'écriture dans le troisième temps de mon propos.

Le lycée est un lieu d'apprentissage, d'acquisition de culture, de connaissances et de méthodes. C'est aussi un lieu de vie et de rencontres. Les condisciples de Lou sont nommés : Léa Germain, Axelle Vernoux, Lucille (à la trousse cli - gno tante !...), Corinne, Gauthier de Richemont, Jade Lebrun, Anna Delattre. Cela permet de faire voir la classe, de créer un univers. Les autres, les amis, participent du ressort dramatique de ce roman de formation, l'élément le plus important du binôme antithétique et contrasté formé avec Lou étant Lucas, le « cancre » amoureux de la surdouée. Bien sûr, il prendra une grande part dans l'histoire racontée puis qu'il est une des composantes de la transformation de Lou (je le développerai plus loin).

Que l'évocation des noms de ces camarades de lycée me permette une brève mise au point sur l'onomastique générale du livre. Voici tous les noms propres convoqués dans le livre :

16 *Dossier pédagogique*

Le lycée La rue Autre

La famille Bertignac				
Protagonistes	Lou	Anouk (la mère)	sieur Marin	Madame Geneviève
	Bernard (le père)	Thaïs	Rivery	Suzanne Pivet (mère de No)
	Lucas	Muller	Mon No	Loïc
			(Nol wenn)	
Personnages secondaires	Le grand-père	Gauthier de	Michel	ménage)
	Tante Yvonne	Richemont	Mouloud	Les Langlois
	(sœur de la	Jade Lebrun	Madame	(famille
	Sylvie (la tante)	grand-mère)	Anna Delattre	Cortanze
	L'oncle	Léa Germain	François	(psychologue)
Les cousins	Axelle Vernoux	Gaillard	Madame Gar	
La grand-mère	Lucille	Corinne	Roger Momo	rige (femme de

Une étude anthroponymique précise ne nous révélerait pas de piste notable quant aux choix de Delphine de Vigan, si ce n'est une volonté de grande diversité. Passé le clin d'œil à notre époque par le nom de famille expliqué à la page 17, les prénoms correspondent à l'âge des personnes, les patronymes n'ont ni origine ni évocation remarquables. Donnons cependant quelques précisions sur deux occurrences : No et Thaïs.

Si le premier, diminutif de Nolwenn, permet à la fois de clamer sa révolte, son refus, son non à un monde qui la rejette, et de former un titre incisif, rapide et dans un rythme ternaire, *No et moi*, le second est encore plus complexe. Le dictionnaire¹ nous renseigne sur sa double origine : « maîtresse d'Alexandre le Grand (IV^e s. av. J.-C.), elle le suivit dans sa campagne et lui aurait suggéré l'incendie de Persépolis... », d'une part ; « courtesane d'Égypte (IV^e s.) qui, convertie par un anachorète, se serait retirée dans un monastère... », d'autre part. On

1. *Le Petit Robert des noms propres*, éd. Le Robert, édition revue, corrigée et mise à jour en mai 2005.

No et moi 17

note la grandeur, la violence et le caractère exceptionnel inhérents aux deux définitives qui correspondent dramatiquement au personnage de la sœur de Lou, bébé qui succombe à une mort subite du nourrisson cinq ans avant le début du livre.

Ainsi, ce qui fonde le personnage principal, outre ses relations avec ses camarades de classe, c'est cette famille qui semble survivre tant bien que mal après l'irruption du malheur.

Le cercle familial

De la page 45 à 55, la 44 étant une introduction, une mise en perspective sur un mode général « Quand j'étais petite », le récit se développe en un long flash-back ouvert par le même type de formule, mais cette fois daté dans la mémoire de Lou : « Quand j'avais huit ans... » C'est l'histoire de la naissance et l'arrivée de Thaïs, petite sœur espérée par ses parents comme par Lou :

« Quand j'avais huit ans ma mère est tombée en croupe »
(p. 44).

Le bébé est attendu, voulu : les parents agissent pour que cette grossesse ait lieu, boivent du champagne le jour où le test est positif, puis ils réorganisent la maison, préparent une nouvelle chambre ; Lou suit cela de près, se renseignant sur Internet... L'accouchement se déroule apparemment sans encombre. Mais très vite – trois pages suffisent pour y arriver :

« Un dimanche matin j'ai entendu le cri de maman, un cri que je n'oublierai jamais. [...] Et puis maman s'est laissée glisser sur la moquette, elle s'est recroquevillée sur le bébé, à genoux, elle pleurait en disant non non non » (p. 48).

18 *Dossier pédagogique*

De là vont découler les relations familiales : trois personnes murées, étanches, chacun dans sa bulle, trois solitaires qui cohabitent et tentent de continuer avec cette douleur, cette violence entre eux, ce partage de l'enfant mort pour toujours. Au moment de la rencontre de No, Lou vit en permanence avec ce drame depuis cinq ans.

« Je sais reconnaître ça, entre autres choses, le son des voix quand le men songe est à l'intérieur, et les mots qui disent le contraire des sentiments, je sais reconnaître la tristesse de mon père, et celle de ma mère, comme des lames de fond » (p. 42).

La mère développe alors une profonde dépression : elle enchaîne les arrêts-maladie, elle s'éloigne du monde vivant, reste prostrée, lointaine et solitaire, elle fait un séjour en hôpital psychiatrique et Lou est inscrite dans un établissement pour enfants précoces à Nantes. Elle y passe quatre ans, ne revenant à Paris qu'un week-end sur deux. Puis elle réintègre l'appartement des parents, demande à être inscrite dans un établissement « normal » et c'est à peu près au moment de cette première rentrée scolaire, celle du retour dans une nouvelle communauté, que débute le livre. Mais sa mère est toujours malade, absente, incapable d'un geste de tendresse pour sa fille, comme définitivement exclue d'une relation effacée :

« Ma mère est couchée » (p. 42).

« — Tu sais, Lou, il faudra du temps pour qu'on retrouve l'ancienne maman. Beau coup de temps. Mais il ne faut pas t'inquiéter. On y arrivera » (p. 43).

« Parfois j'ai envie de lui arracher le téléphone des mains et de hurler à toute force non Anouk ne va pas mieux, Anouk est si loin de nous que nous ne pouvons pas lui parler, Anouk nous reconnaît à peine, elle vit depuis quatre ans dans un

No et moi 19

monde parallèle, inaccessible, un genre de quatrième dimension, et se fout pas mal de savoir si nous sommes vivants. Quand je rentre chez moi je la trouve assise dans

son fau - teuil au milieu du salon. Elle n'allume pas la lumière, du matin jus qu'au soir elle reste là, je le sais, sans bou ger, elle dé plie une cou ver ture sur ses genoux, elle attend que le temps passe. [...] nous sommes dans un jeu de rôle, elle est la mère et moi la fi lle, cha cune respecte son texte et suit les indi ca tions » (p. 54-56).

« Ma mère est assise dans son fauteuil, mon père n'est pas ren tré. Elle n'a pas allumé la lumière, elle a les yeux fermés, je tente de me faufi ler sans bruit jusqu'à ma chambre mais elle m'appelle. Je m'approche d'elle, elle sourit [...]. Elle s'étonne, le temps passe si vite, déjà Noël, déjà l'hiver, déjà demain et rien ne bouge, voilà le problème, en effet, notre vie est immobile et la terre continue de tour ner » (p. 74-75).

« Pen dant les vacances de Noël nous res tons à Paris. Ma mère n'aime plus les voyages, la cam pagne, la mon tagne, c'est au- dessus de ses forces, elle a besoin de res ter là en ter rain connu » (p. 83).

Le trauma tisme a été violent, profond, radical. Cette femme, qui ne peut que se débattre avec l'image de sa fi lle morte dans ses bras, semble avoir abandonné la par tie. Elle est hors du monde des vivants, sans abri, elle aussi. La re nais sance vien dra par No, comme si la douleur pouvait se parta ger, s'échanger, comme si la jeune SDF pouvait endos ser la peine des autres, s'en charger et dis pa raître. Je déve lop pe rai ce transfert dans la troisième partie.

Le père, lui, tient bon. Il en donne l'apparence, en tout cas. Il joue son rôle du mieux qu'il peut pour que tout ne s'é croule pas, pour que Lou puisse continuer, aussi. Il es saie d'être encore un élé ment de sta bi lité dans cette famille en perdi tion, il « s'y connaît en illusion familiale » (p. 83).

Et il aime sa fi lle, le lui montre, se moque parfois gen - ti ment d'elle, de ses expériences, de ce bouillonne ment intel lec tuel qui la caracté rise.

« Mon père pose le plat devant moi, il attrape mon as siette pour me ser vir, verse l'eau dans les verres, je vois bien qu'il est triste, il fait des efforts pour paraître enjoué, mais sa voix sonne faux. [...] Mon père est très fort pour animer une conver sa tion et don ner l'im pres sion qu'il se passe des choses quand il ne se passe rien. Il sait faire les ques tions et les réponses, relan cer la dis cus sion, digresser, enchaî ner, seul, dans le silence de maman » (p. 42-43).

« Mon père, s'il avait voulu, il aurait pu être un bon fl ic de série télé. Il ne s'énervé jamais, il a une veste en cuir, une épouse malade dont il s'occupe très bien et une fi lle ado les - cente un peu pénible, bref, tous les ingréd ients nécessaires pour qu'on s'attache à lui et qu'on n'ait pas envie qu'il lui arrive quelque chose » (p. 95).

La relation père- fi lle est donc des plus attachantes. Même si aucun des deux n'est dupe, même si l'atmosphère de l'apparte ment familial est souvent pesante, même si Lou montre parfois un caractère qui s'oriente vers le repli sur soi et qu'elle va même jusqu'à dis si mu ler ses questions et son besoin d'amour. Sa relation aux autres, en parti cu - lier ses camarades de classe, est souvent problé ma tique. Elle n'arrive pas à aller aux soirées où elle est invitée, et son ex posé lui semble tout bonne ment irréali sable. Elle ima - gine des strata gèmes, encore, pour pouvoir y cou per...

« [...] un exposé devant toute la classe c'est tout sim ple - ment au- dessus de mes forces, je suis désolée, je four ni

rai un cer ti fi cat médi cal s'il le faut, inap ti tude patholo gique aux expo sés en tout genre, avec le tam pon et tout, je serai dis pen sée » (p. 12).

No et moi 21

« Appuyée contre mon arbre je cherche une mala die que je pour rais contrac ter en vrai, autour du 10 décembre, quelque chose de tel le ment grave qu'il serait impos sible de soup çon ner que cela puisse avoir un rap port avec mon ex

posé. [...] Il ne me reste qu'à espé rer une alerte à la bombe, voire un atten tat ter ro riste néces si tant la recon struc tion totale de l'éta blis se ment » (p. 36-37).

Le temps d'avant Thaïs, Lou le regrette, le recherche. Évi dem ment, il lui faut se cacher, le sujet est tabou, enfoui dans les armoires encombrées de sa mémoire :

« Par fois quand je suis seule à la mai son, je regarde les photos, les pre mières. [...] Quand je fouille dans le petit coffre en bois où les photos sont ran gées, j'ai le cœur qui bat très fort, à déchi rer ma poi trine. Maman serait folle si elle me sur pre nait. [...] Ces moments ne nous appar tiennent plus, ils sont enfermés dans une boîte, enfouis au fond d'un pla card, hors de portée. Ces moments sont fi gés comme sur une carte pos tale ou un calen drier, les cou leurs fi ni ront peut- être par pas ser, déteindre, ils sont interdits dans la mémoire et dans les mots » (p. 47).

« Main te nant je sais une bonne fois pour toutes qu'on ne chasse pas les images, et encore moins les brèches invi sibles qui se creusent au fond des ventres, on ne chasse pas les réso nances ni les sou ve nirs qui se réveillent quand la nuit tombe au petit matin, on ne chasse pas l'écho des cris et encore moins celui du silence » (p. 51).

Delphine de Vigan a le sens de la formule : nombre de ses para graphes, qui fi nissent un chapitre parfois,

aboutissent à une expression où le lyrisme apparaît comme maîtrisé. C'est le cas des deux exemples précédents. L'écriture, le style seront plus précisément étudiés à la fin de cet article. Pour éclairer les relations tissées dans cette famille *décomposée*, l'évocation des fêtes de Noël permet un excellent résumé :

22 Dossier pédagogique

« Noël est un men songe qui réunit les familles autour d'un arbre mort recouvert de lumières, un men songe tissé de conversations insipides, enfoui sous des kilos de crème au beurre, un men songe auquel personne ne croit » (p. 84-85).

Ainsi, c'est bien le reflet d'une société qui nous est donné à voir, particulièrement les codes et références des jeunes d'aujourd'hui. La voix d'une narratrice située dans son époque – la nôtre – permet aussi de développer son histoire personnelle : celle d'une adolescente évoluant dans un milieu traditionnel, le lycée, celle de l'enfant devenue unique dans cette famille déchirée par le drame. L'élève surdouée va alors tourner son regard vers l'extérieur, vers un monde qu'elle ne connaît pas, qu'elle découvre, qui l'attire et la surprend, qui l'inquiète, la fascine et la révolte.

Le monde du dehors

Après un rapide bilan des lieux présents dans le roman, je montrerai qu'ils sont fréquemment des espaces de peur ou de danger dont, pourtant, Lou ne cherche pas à s'exclure ; c'est le monde en général qu'elle semble

parfois tenir à dis -
tance, qu'elle vit dans une position de repli sur

soi. **Les lieux**

Lieux de l'intrigue Hors champ L'imagination

Métro : Filles du Calvaire
Bas tille
Porte de Bagnole
Paris Halles Saint-
Oberkampf Lazare
Forum des

No et moi 23

Gare d'Austerlitz
Rue Oberkampf
Boulevard Richard Lenoir
Rue de Charenton

Porte d'Orléans
Porte d'Italie
Fontaine des Innocents
Boulevard Sébastopol
Boulevard de Strasbourg
Rue Saint-Lazare

La Dordogne Lieux de famille

Les lieux d'avant	Nantes
Choisy-le-Roi	La Normandie
Ivry	Colombelles
	L'international Frenouville)

L'Irlande Cherbourg Wexford

Le cadre spatial est somme toute assez cohérent et réduit à Paris et sa proche banlieue, si l'on excepte quelques références externes à l'histoire. Les lieux d'avant – Nantes, la Normandie, Colombelles, l'internat éducatif – permettent de situer les flash-back sur la vie de No et celle de Lou. Ce sont des lieux qui les fondent aussi : Nantes, ville de l'exil de Lou, de l'éloignement

ment d'avec ses proches qu'elle a décidé de refuser au début du roman ; l'inter nat où No ren contre Geneviève et Loïc, lieu de la rupture avec la société. Le lieu de l'imaginaire, du rêve d'un avenir meilleur, L'Irlande et précisément Wexford, est en quelque sorte un lieu d'après qui finalement ne sera jamais atteint – de même que Cherbourg, métonymique du départ vers une autre vie. Quant à la Dordogne, elle évoque les vacances, les racines qui correspondent aux consonances du nom de famille : Bertignac. Jamais décrite, ni même évoquée pour situer un moment du récit, elle n'est qu'un

24 Dossier pédagogique

ailleurs lointain, distant. Elle est surtout en liaison avec la parenthèse temporelle – quelques jours de vacances de février – pendant laquelle No va perdre pied.

Cependant, la fable de *No et moi* est essentiellement urbaine, qu'il s'agisse du monde du lycée ou de celui de la rue. Les diverses pérégrinations des personnages – mettent de dessiner quelques quartiers de la capitale : les gares (Austerlitz et Saint-Lazare) ; le XI^e arrondissement entre République, Bastille et Oberkampf ; le I^{er} arrondissement autour du Châtelet (Forum des Halles, place des Innocents, boulevard Sébastopol). Les stations de métro prennent ici toute leur importance. Lou utilise ce transport en commun pour se rendre d'un point à un autre : c'est aux abords de ces stations qu'elle croise les sans-abri qui attirent son attention. Étonnamment d'ailleurs, les SDF rencontrés sont toujours à l'air libre : les couloirs et stations de métro ne sont pas les lieux choisis par Delphine

de Vigan pour montrer la détresse. C'est que le lieu du danger est dehors et partout.

La rue, lieu du danger et de la peur

Les gares sont les espaces publics propices à l'errance de ceux qui ne partent pas, juste ment. Lou ren contre No à la gare d'Austerlitz ; elles se quittent à la gare Saint-Lazare. Dans la cohérence du parcours romanesque, en quelque sorte, les gares ferroviaires sont des non-lieux. Sans cesse bon dées et en mouvement, elles ne sont que passage, espaces de transit. Les usagers partent ou arrivent, mais ne séjournent pas là – ou alors pour quelque temps d'attente. Ce sont ceux qui n'ont pas de toit qui les « habitent » et c'est plutôt le pavé qu'ils occupent, dans la saleté et les courants d'air.

No et moi 25

« Je me suis retournée pour lui faire un petit signe de la main, elle est restée là, à me regarder par là, ça m'a fait de la peine parce qu'il suffisait de voir son regard, comme il était vide, pour savoir qu'elle n'avait personne pour l'at-

tendre, pas de maison, pas d'ordonneur, et peut-être nulle part où aller » (p. 19).

« Je sors du métro et m'engouffre aussitôt dans la gare, de loin je la repère, devant le kiosque à journaux, elle est debout, elle ne fait pas la manche » (p. 39).

« [...] quelques jours plus tard, elle était devant la gare, en face de l'antenne de police il y avait un vrai campement de sans-abri, avec des tentes, des cartons, des matelas et tout, elle était debout, elle discutait avec eux. [...] elle s'est arrêtée et m'a répondu : dehors, on n'a pas d'amis » (p. 57-58).

Les sans-abri se déplacent d'un trottoir à un banc pub

lic, d'une gare à un parking. Ils sont dehors, ils marchent pour tromper l'ennui, la faim et le froid.

« Aujourd'hui elle raconte ce temps sus pendu, arrêté, les heu res pas sées à mar cher pour que le corps ne se refroi disse pas, les haltes dans les Mono prix ou les grands maga sins, à traîner entre les rayons, les straté gies pour évi ter de se faire repérer, les expul sions plus ou moins vio lentes des vigiles. Elle me décrit ces endroits invi sibles qu'elle a appris à connaître, caves, par kings, entre pôts, bâti ments tech niques, chan tiers aban - don nés, han gars » (p. 63).

« En face du vingt- neuf, le long de l'Opéra, telle que No me l'avait décrite, une tente Igloo était posée à même le trot toir. Der rière, coin cés contre le mur, s'accumu laient car tons, cabas et cou ver tures. La tente était fermée. J'ai appelé. J'ai attendu quelques minutes, hési tante, et puis j'ai commencé à faire glis ser la fer me ture éclair. J'ai passé ma tête à l'inté rieur, il y avait une odeur épou van table, je me suis mise à quatre pattes, j'ai avancé un peu, à la

26 *Dossier pédagogique*

recherche d'un indice [...], j'ai jeté un coup d'œil circu - laire, des sacs en plas tique étaient entas sés vers le fond, quelques canettes vides jon chaient le sol » (p. 87-88).

Ces hommes et femmes sont des exclus au sens étymo - lo gique : en dehors de ce qui est fermé. Ils sont dehors, n'ont pas d'habitat person nel, pas de maison, pas de lit.

« – Alors où tu dors ?
– À droite ou à gauche. Chez des gens. Des connais - sances. Rare ment plus de trois ou quatre jours au même endroit » (p. 27).

Mon sieur Marin, en enseignant rigoureux, peut alors s'appuyer sur des chiffres objectifs. Ils donnent des renseignements bruts qu'on ne peut critiquer, ni nier. Il focalise, de plus, sur la proportion féminine de SDF, croissant de manière inversement proportionnelle à leur âge. C'est bien le sujet du livre – pour moitié – c'est bien le cas de No, dix-huit ans tout juste, vivant dehors.

« Selon les estimations il y a entre 200 000 et 300 000 personnes sans domicile fixe, 40 % sont des femmes, le chiffre est en augmentation constante. Et parmi les SDF âgés de 16 à 18 ans, la proportion de femmes atteint 70 % » (p. 33).

« Elle n'aime pas parler d'elle. Elle le fait à travers la vie des autres, ceux qu'elle croise, ceux qu'elle suit, elle raconte leur dérive et par fois leur violence, elle parle des femmes, elle précise, pas des clochardes, non, pas des timbrées, elle dit note bien ça, Lou, avec tes mots, des femmes normales qui ont perdu leur travail ou qui se sont enfuies de chez elle, des femmes battues ou chassées, qui sont hébergées en centres d'urgence ou vivent dans leur voiture, des femmes qu'on croise sans les voir, sans savoir, logées dans des

No et moi 27

hôtels miteux, qui font la queue tous les jours pour nourrir leur famille et attendent la réouverture des Restos du Cœur » (p. 63-64).

« Un autre jour elle me parle d'une femme qui dort dans le bas de la rue Oberkampf, toutes les nuits, elle ne veut pas qu'on l'emmène, elle s'installe là chaque soir, avec six ou sept sacs en plastique, devant le fleuret, elle déploie son duvet, elle dispose avec précaution les sacs autour d'elle, elle dort là, à découvert, chaque nuit » (p.

Delphine de Vigan insiste sur la situation des femmes de la rue. Parce qu'elles sont plus fragiles, plus démunies ? Peut-être. Sur tout elles subissent de plein fouet une violence masculine qui ne peut que les entraîner dans une spirale infernale, jusqu'à la prostitution. Alors les soldes des situations se développent dans la crasse et la mendicité.

« Elle portait un pantalon kaki sale, un vieux blouson troué aux coudes » (p. 16).

« No est assise par terre, appuyée contre un poteau, elle a déposé devant ses pieds une boîte de thon vide dans laquelle sont tombées quelques pièces » (p. 24). « Nous nous asseyons [...]. Alors je découvre ses mains noires, ses ongles rongés jusqu'au sang, et les traces de griffures sur ses poignets » (p. 26).

« Il nous a tendu une clé, nous sommes montées dans la chambre. Les murs étaient jaunes et sales, ça sentait l'urine, les draps n'avaient pas l'air franchement propres, les traces noires dans la douche prouvaient qu'elle n'avait pas dû être nettoyée depuis longtemps. Voilà où elle dormait, avant que je la rencontre, quand elle avait assez d'argent. Voilà le genre de taudis dans lequel elle s'écroulait, quand la machine avait été bonne. Voilà ce qu'il fallait payer pour une pièce immonde où grouillent les cafards » (p. 239).

28 *Dossier pédagogique*

Le regard de Lou évolue tout au long du roman. Au début, intriguée et séduite par No, pourtant aux antipodes de sa propre vie, en apparence, elle se renseigne, travaille à son exposé et cherche avant tout une amitié partielle puis qu'elle en a besoin, aussi. Cependant, peu à peu, à partir de ce cas individuel, ses

quali tés intel lec tuelles l'amènent logique ment à une généra li sa tion : le gros plan s'élar git, devient panora mique. Et alors, partout, la misère lui saute aux yeux.

« Le péri phérique était blo qué, nous avons roulé au pas, par la vitre j'ai vu les cam pe ments de SDF sur les talus, sous les ponts, j'ai décou vert les tentes, les tôles, les bara - que ments, je n'avais jamais vu ça, je ne savais pas que ça exis tait, là, juste au bord [...], j'ai pensé des gens vivent là, dans le bruit des moteurs, la crasse et la pol lu tion, au milieu de nulle part, des gens vivent là jour et nuit, ici, en France, Porte d'Orléans ou Porte d'Italie, depuis quand ? [...] Depuis deux ou trois ans, les cam pe ments se sont mul ti pliés, il y en a par tout, tout autour, sur tout à l'est de Paris. J'ai pensé c'est ainsi que sont *les choses*. Les choses contre les quelles on ne peut rien » (p. 178).

Si la narra trice ne prononce jamais le mot, si Delphine de Vigan ne l'écrit pas, le parcours de No aboutit, dans ces quelque 250 pages, à la prosti tution. Par petites touches et indices dissé mi nés au fi l du texte, la jeune fi lle sombre len te ment : elle trouve du travail dans un hôtel *a priori* peu reluisant ; ses horaires passent du jour à la nuit ; elle devient séduisante, dans un premier temps ; l'alcool lui per met alors d'oublier sa situation.

« [...] elle a mis sa mini- jupe, elle est maquillée, c'est la pre - mière fois que je la vois comme ça, per chée sur des talons, elle est belle comme un per son nage de manga, avec ses che - veux noirs, sa peau claire, ses yeux immenses » (p. 173).

No et moi 29

« On marche en silence et main te nant je sais qu'il lui est arrivé quelque chose, quelque chose qu'on ne peut pas

dire, quelque chose qui fait bas cu ler » (p. 175).

« No a changé de poste à l'hôtel, elle tra vaille de nuit. Elle tient le bar jus qu'à deux heures et reste jus qu'au matin pour ouvrir la porte aux clients. C'est mieux payé. Il y a les pour boires. Depuis une semaine mon père la croise au bas de l'immeuble quand il part à son tra vail, sou vent il l'aide à mon ter, elle s'é croule sur le lit, n'enlève jamais ses vête ments. Une fois il l'a ramassée dans le hall, ses col lants étaient déchirés, ses genoux abîmés, il l'a por tée jusqu'en haut, lui a mis la tête sous la douche, et puis il l'a cou chée » (p. 185).

« Depuis qu'elle tra vaille de nuit No n'est plus la même, c'est quelque chose à l'inté rieur d'elle, comme une immense fatigue ou un inson dable dégoût, quelque chose qui nous échappe. [...] No est allon gée sur le lit, elle dort ou elle som nole, je regarde ses bras nus et les cernes sous ses yeux, je vou drais prendre son visage entre mes mains, caresser ses che veux, et que tout s'efface » (p. 197-198).

« [...] dans le froid je regarde sa sil houette frêle s'éloi gner, tour ner le coin de la rue, je ne sais pas ce qui l'attend, vers quoi elle se rend, sans jamais recu ler » (p. 198).

« Un soir j'accompagne No jus qu'à l'hôtel, il fait nuit, elle décide de me payer un verre, pour tous ceux que je lui ai offerts, nous entrons dans un café. Je la regarde avaler coup sur coup trois vod kas, ça me troue le ventre et je n'ose rien dire. Je ne sais pas quoi dire » (p. 200).

Enfi n, aux pages 226 et 227, une scène d'alterca tion entre No et Lucas va rendre plus explicite la situation de la jeune fi lle, son naufrage défi ni tif. Elle gagne beaucoup plus d'argent que ne le fait une simple employée d'hôtel : Lucas ne peut plus se maîtri ser et Lou comprend...

« Des billets dépassent de la poche de son jean, des billets de cin quante euros, il y en a plu sieurs, dans son dos j'at trape le bras de Lucas sans rien dire, du doigt je lui montre. Alors Lucas entre dans une rage folle, il la plaque contre le mur, il se met à hur ler, il est hors de lui, je ne l'ai jamais vu comme ça, il hurle qu'est- ce que tu fais, No, qu'est- ce que tu fais, il la secoue à toute force, réponds- moi, No, qu'est- ce que tu fais ? [...] elle le regarde et ça veut dire qu'est- ce que tu crois, comment tu crois qu'on peut s'en sor tir, comment tu crois qu'on peut sortir de cette merde, je l'entends comme si elle hur lait, je n'entends plus que ça » (p. 226-227).

La vio lence et la peur étaient déjà là au début du livre. L'auteur nous avait préve nus : la faillite de la vie de No était iné luc table. Le monde de la rue génère ses victimes, il détruit les êtres, les corps et les consciences. Dès le début, l'entre - prise de sauve tage ten tée par Lou était vouée à l'échec.

« En même temps il m'avait sem blé qu'elle connaissait vrai - ment la vie, ou plu tôt qu'elle connais sait de la vie quelque chose qui fai sait peur » (p. 20).

« Elle raconte cette vie, sa vie, les heures pas sées à attendre, et la peur de la nuit. » (p. 60)

« Dehors, elle n'est rien d'autre qu'une proie » (p. 63). « Ce soir il est trop tard, il est trop tard pour tout, voilà ce que je pense, voilà ce qui revient dans ma tête, *il est trop tard pour elle*, et moi je vais rentrer chez moi » (p. 67).

La révolte de Lou est louable. Avec ses quelques moyens, son intel li gence en par ti cu lier, elle veut faire bou - ger *les choses*. Elle met tout en œuvre pour sauver No de la catas trophe. Elle prend conscience d'un monde qui l'hor - ri fi e et la scanda lise ; sa honte est un premier pas vers la conscience politique.

« [...] c'est un endroit où il y a beau coup de sans- abri, sur le terre- plein cen tral, autour des jardins et dans les squares, ils sont en groupe, char gés de sacs, de chiens, de duvets, ils se réunissent autour des bancs, ils dis cutent, boivent des canettes, par fois ils rigolent, ils sont gais, par fois ils se dis putent. Souvent il y a des fi lles avec eux, jeunes, elles ont des che veux sales, des vieilles chaus sures et tout. Je les observe de loin, leurs visages abî més, leurs mains écor chées, leurs vête ments noirs de crasse, leurs rires éden tés. Je les regarde avec cette honte sur moi, pois - seuse, cette honte d'être du bon côté » (p. 80).

La conclusion de son exposé est un raccourci de son propre chemi ne ment. Et cer tai ne ment, elle ne renoncera pas à ses expériences. Même sans grande chance de réus - site, elle voudra toujours rendre meilleur ce monde trop malade. Au moins elle aura essayé...

« ... Il y a cette ville invi sible, au cœur même de la ville. Cette femme qui dort chaque nuit au même endroit, avec son duvet et ses sacs. À même le trot toir. Ces hommes sous les ponts, dans les gares, ces gens allon gés sur des car tons ou recro que villés sur un banc. Un jour, on commence à les voir. Dans la rue, dans le métro. Pas seule ment ceux qui font la manche. Ceux qui se cachent. On repère leur démarche, leur veste défor mée, leur pull troué. Un jour on s'attache à une sil houette, à une per sonne, on pose des ques tions, on essaie de trouver des rai sons, des expli ca tions. Et puis on compte. Les autres, des milliers. Comme le symp tôme de notre monde malade. *Les choses sont ce qu'elles sont.* Mais moi je crois qu'il faut gar der les yeux grands ouverts. Pour commen cer » (p. 70).

Lou : l'inadap tée au monde

On l'aura compris, Lou est un personnage complexe. Ultra rapide dans ses réactions par fois, dotée de « fonction -

32 *Dossier pédagogique*

na li tés » identi fi ées à celles d'un ordina teur, elle est aussi mal à l'aise dans sa relation aux autres, elle cherche sa normalité tout en se sachant différente. Elle doit faire avec le poids de ce drame familial, la mort de sa petite sœur. Enfant précoce, très mature souvent par sa vision du monde, elle n'en demeure pas moins asociale par certains côtés : ima gi ner sa prise de parole face à la classe pour faire un exposé l'épouvante ; faire ses lacets constitue pour elle un problème sans solution...

« D'où vient qu'avec un QI de 160 je ne suis pas fou tue de faire un lacet ? » (p. 13).

« (J'ai vu des patins à glace, chez Go Sport, il y a des tas de lacets à faire pas ser dans des cro chets. Inso luble) » (p. 99).

« La vérité c'est que je n'arrive pas à faire mes lacets et que je suis équi pée de fonction na li tés mer diques qui ne servent à rien » (p. 191).

« – Made moi selle Bertignac, votre lacet est défait. Je hausse les épaules. Ça fait pas loin de treize ans que mon lacet est défait. J'étire, j'enjambe, j'allonge le pas. Question d'entraî ne ment » (p. 206).

Bien sûr, il s'agit là encore d'un trait d'humour fi lé au gré du roman, une mise à distance, en perspective, une sorte d'auto dérision qui la rend sympa thique. Ses expériences multiples sur les emballages de produits ali men - taires, les tickets de métro ou les surge lés la défi nissent comme un être en constant question ne ment. Le monde l'inté resse. Elle veut comprendre comment il

fonctionne.

« Elle ne trouve pas ça idiot que je découpe les emballages de sur ge lés, que je col lec tionne les éti quettes de vêtements et de tex tiles, que je fasse des tests compa ra tifs inter- marques sur la lon gueur des rou leaux de papier toi lette, elle me regarde

No et moi 33

mesu rer, trier, classer, avec un sou rir au coin de la bouche, un sou rir dénué de toute ironie » (p. 137).

« Le dimanche est jour d'expé riences domes tiques : réac - tion des dif fé rentes variétés de pain à la position 8 du toas - ter (pain de mie, baguette, viennoise, 6 céréales), temps de dis pa ri tion des empreintes de pied sur sol humide, temps de dis pa ri tion des empreintes de bouche sur mi roir embué, test de résis tance d'un chouchou comparé à un élas tique de cui sine, degré de vola ti lité du Nesquik comparé au café en poudre, ana lyses appro fon dies, syn - thèse reco piée au propre dans le cahier prévu à cet effet. Depuis que No est à la mai son il faut que je m'occupe d'elle, je veux dire quand elle n'est pas à son travail, c'est une sorte d'expé rience aussi, de très haut niveau, une expé rience de grande enver gure menée contre le des tin » (p. 151).

« Elle m'a accom pa gnée chez Mon sieur Brico lage pour ache ter les cordes à linge que je veux accro cher dans ma chambre (afi n de sus pendre mes trucs en expé ri men ta - tion), elle est venue avec moi ramas ser des vieux tickets de métro (parce que je vou lais comprendre quel est le code uti lisé et comment les contrô leurs savent si le billet est valable ou non), elle m'a aidée quand j'ai fait des tests d'étan chéité sur dif fé rentes boîtes de Tupperware dans la bai gnoire » (p. 152-153).

« À la mai son je m'occupe comme je peux. J'ai ter miné

mon étude sur les sur ge lés. On constate en effet la présence d'ingrédients communs à la plu part des plats : gluten de blé, amidon de riz, amidon de maïs ou de blé transformé, éventuellement du phosphate disodique ou carbonate de sodium. J'en ai profité pour entreprendre une analyse complémentaire sur les additifs alimentaires, les quels constituent un champ inépuisable d'analyses complémentaires. Émulsifiants, gélifiants, stabilisants, agents conservateurs -

34 *Dossier pédagogique*

teurs, antioxydants et exhausteurs de goût occupent mes heures perdues, mes heures sans No » (p. 196).

Intellectuellement précoce (IP), elle est le « cer veau » de la classe. Malgré ses deux ans d'avance, finalement, elle doit un peu s'ennuyer dans le monde « normal ». Sa mémoire est prodigieuse : elle est *à part* et je la soupçonne de jouer avec ses propres dons – à moins que ce ne soit l'auteur... – et de parfois atteindre des développements d'écriture.

« À l'intérieur du Relais d'Auvergne ça sent la saucisse et le chou, je cherche dans ma base de données interne à quelle spécialité culinaire peut correspondre cette odeur, potée au chou, chou farci, choux de Bruxelles, chou blanc, savez-vous planter les choux, il faut tous les jours que je prenne les chemins de traverse, que je me disperse, c'est étonnant mais c'est plus fort que moi » (p. 25).

« [...] j'engage tout, le moindre soupçon, je ne sais pas d'où ça vient, depuis que je suis toute petite je sais faire ça, les mots s'impriment dans ma tête comme sur une bande passante, sont stockés pendant plusieurs jours, j'efface au fur et à mesure ce qui doit l'être

pour évi ter l'encom bre ment » (p. 42).

« [...] elle trou vait que j'avais un compor te ment *anor mal* pour une enfant de mon âge. [...] elle a dit que j'étais ren fer mée et soli taire, que je faisais preuve d'une *matu rité inquié tante* » (p. 49).

« Pour me taqui ner il me dit arrête l'ordi na teur, Lou, appuie sur pause, et puis il m'ébouriffe » (p. 95).

Alors, cela peut évoluer jus qu'à une sorte de dédouble -
ment de la person na lité. Extra lu cide, la jeune fi lle
pense sans cesse. Son intelli gence est remar quable,
remarquée. Ce n'est pas un hasard si Lucas l'admire, s'il
est séduit par cette étonnante réfl exion. Nous ne savons

rien du phy -

No et moi 35

sique de Lou, sauf sa taille, peut- être. L'auteur a fait le
choix de ne pas avoir à la décrire, de ne pas nous fournir
d'indice sur ses cheveux, son visage, ses yeux... Là n'est
pas l'important, là n'est pas sa force.

« Je vois sou vent ce qui se passe dans la tête des gens,
c'est comme un jeu de piste, un fi l noir qu'il suf fi t de
faire glis - ser entre ses doigts, fra gile, un fi l qui conduit
à la vérité du

Monde, celle qui ne sera jamais révé lée » (p. 26). « J'aime
bien me divi ser en deux, mener de front deux acti vi tés
paral lèles, par exemple chan ter une chan son tout en
lisant un mode d'emploi ou une affi che sans m'inter -
rompre » (p. 85).

« [...] j'ai dix secondes pour trou ver trois mots qui
commencent par h et finissent par e, conju guer le verbe
seoir à l'imparfait du sub jonc tif ou calcu ler des mul ti
pli cations invrai sem blables avec des tonnes de rete
nues » (p. 91).

« Elle dit cette pauvre petite, elle a la tête qui va fi nir par

explo ser, avec tout ce qu'elle ingur gite, comment voulez-vous qu'elle s'y retrouve, qu'elle fasse le tri, Bernard, vous devriez l'inscrire à un cours de gym nas tique, ou de tennis, qu'elle se dépense un peu, qu'elle trans pire, sinon la tête va fi nir par lui tom ber entre les pieds » (p. 97).

« Dans la vie il y a un truc qui est gênant, un truc contre lequel on ne peut rien : il est impos sible d'arrêter de penser. Quand j'étais petite je m'entraînais tous les soirs, allon gée dans mon lit, j'essayais de faire le vide absolu, je chas sais les idées les unes après les autres, avant même qu'elles deviennent des mots, je les exter mi nais à la racine, les annu lais à la source, mais tou jours je me heur tais au même pro blème : pen ser à arrê ter de penser, c'est encore pen ser. Et contre ça on ne peut rien » (p. 136).

Tout naturel le ment, le mode de pensée du person nage et sa démarche expéri men tale s'appuient sur des con nais -

36 *Dossier pédagogique*

sances scienti fi ques. La science explique le monde et Lou veut le comprendre : tour à tour géologue, bio logiste, mathéma ti cienne ou encore astrophysicienne, la jeune fi lle uti lise un vocabu laire de spé cia liste. Elle cal cule, évalue, dé montre, aboutit à des conclusions qui permettent de construire une philo sophie, une vision objective du monde.

« Si je pou vais m'enfon cer cent kilo mètres sous terre, du côté de la litho sphère, ça m'arran gerait un peu. [...] une faille sis mique s'est ouverte sous mes pieds » (p. 11).
« Mes dix- huit de moyenne ne garan tissent aucune immu - nité » (p. 33).

« [...] c'est à ce moment- là que j'ai commencé, théo rie des sous- ensembles, théo rie de l'infi ni ment stu pide,

théo - rie des cols roulés, équa tions sans inconnue, segments vi sibles et invi sibles, et j'en passe » (p. 50).

« Je ne veux pas que mon monde soit un sous- ensemble A qui ne pos sède aucune inter sec tion avec d'autres (B, C, ou D), que mon monde soit une patate étanche tra cée sur une ardoise, un ensemble vide » (p. 76).

« Quand je regarde le ciel, je me demande tou jours jus - qu'ou ça va, s'il y a une fi n. Combien de milliards de kilo - mètres il fau drait faire pour en voir le bout. [...] Diverses obser va tions, inter pré tées dans le cadre de la théorie du *big bang*, sug gèrent que l'univers est âgé de 13,7 milliards d'années. [...] Le rayon de 13,7 milliards d'années lumière est donc celui de l'univers visible. Au-delà de cette dis tance, on ne peut rien voir, on ne sait pas si l'univers s'étend plus loin ou pas. On ne sait pas si la ques tion a même un sens. C'est pour ça que les gens res tent chez eux, dans leur petit appar te ment, avec leurs petits meubles, leurs petits bols, leurs petits rideaux et tout, à cause du ver tige. Car si on lève le nez la ques tion inévi ta ble ment se pose, et puis aussi celle de savoir ce que nous sommes, nous, si petits, dans tout ça » (p. 94-95).

No et moi 37

« Si on tire dix fois à pile ou face, l'un ou l'autre l'emporte. Mais il paraît que, si on tire un million de fois, pile et face arrivent à éga lité. C'est la loi des grands nombres. Et comme j'aime bien expé ri men ter moi-même les lois et les théo rèmes, je lance une pièce et je coche sur un papier » (p. 196).

« Le pro blème avec les hypo thèses, c'est qu'elles se mul ti - plient à la vitesse du son, si on se laisse aller » (p. 208).

« Cela m'a paru simple tout à coup, sor tir de son sous-ensemble, suivre la tan gente en fer mant les yeux et mar cher sur un fi l, comme un funambule, sor tir de sa vie. Cela m'a paru si simple. Et ver ti gi neux » (p. 237).

Le paradigme scienti fi que est donc fi lé tout au long de l'ouvrage, comme un motif récurrent et un clin d'œil au lec teur. Cepen dant, la drôle rie du person nage, son hu mour et son excès se voient pertur bés par une fragi lité plus pro fonde, liée à sa solitude, son angoisse, conséquence du ter rible évé ne ment vécu par la famille, cinq ans plus tôt. Lou est insomniaque.

« Depuis long temps je suis *insom niaque*, un mot qui fi nit comme maniaque, patraque, hypo condriaque, bref un mot qui dit que quelque chose se détraque » (p. 56). « La nuit quand on ne dort pas les sou cis se mul ti plient, ils enfl ent, s'ampli fi ent, à mesure que l'heure avance les len de - mains s'obs cur cissent, le pire rejoint l'évi dence, plus rien ne paraît pos sible, sur mon table, plus rien ne paraît tranquille. L'insom nie est la face sombre de l'ima gi na tion. Je connais ces heures noires et secrètes. Au matin on se réveille en gourdi, les scé na rios catas trophes sont deve nus extra va gants, la jour née effa cera leur sou ve nir, on se lève, on se lave et on se dit qu'on va y arri ver. Mais par fois la nuit annonce la cou - leur, par fois la nuit révèle la seule vérité : le temps passe et *les choses* ne seront plus jamais ce qu'elles ont été » (p. 180).

38 Dossier pédagogique

Elle doit de plus se cacher de ses parents pour rencontrer No. Elle en vient au mensonge.

« [...] j'invente des sor ties au cinéma avec des élèves de la classe [...] quand je rentre je raconte des scènes avec beau coup de détails inven tés, parce que de toute façon mes parents ne vont jamais au cinéma, et puis je donne mon opi nion sur le fi lm, je pioche dans *20 minutes* ou *À Nous Paris*, les jour naux gra tuits qu'on trouve dans le métro, je brode et j'ajoute ma petite touche person nelle » (p. 62-63).

Et sa révolte devient colère quand elle voit qu'on ne la comprend pas, quand sa mère semble encore indifférente à sa détresse, ou même quand No, pour l'épargner, lui dit d'aller se faire voir ailleurs...

« [...] je crois qu'à ce moment- là je la déteste, elle et tous les sans- abri de la terre, ils n'ont qu'à être plus sympathiques, moins sales, c'est bien fait pour eux, ils n'ont qu'à faire des efforts pour se rendre aimables au lieu de picoler sur les bancs et de cra cher par terre » (p. 93).

« Quand je rentre je jette mes affaires par terre, j'aime bien signifier que je suis énermée, comme ça ma mère est obligée de faire des efforts pour me parler. Ça marche à tous les coups » (p. 219).

Mais c'est qu'elle porte en elle un profond chagrin, une douleur inextinguible. Sa relation à No se fonde dans une émotion toujours sur le point d'être dite et pourtant incible.

« Les nombres demeurent une abstraction et le zéro ne dit ni l'absence ni le chagrin » (p. 22).

« [...] j'avais envie de pleurer » (p. 35).

« [...] même avec le plus gros Q.I. du monde, je suis là, le cœur en miettes, sans voix, en face d'elle, je n'ai pas de ré-

No et moi 39

ponse, je suis là, paralysée, alors qu'il suffirait de la prendre par la main et de lui dire viens chez moi » (p. 68). « On apprend à trouver des inconnues dans les équations, tracer des droites équidistantes et démontrer des théorèmes, mais dans la vraie vie, il n'y a rien à poser, à calculer, à deviner. C'est comme la mort des bébés. C'est du chagrin et puis c'est tout. Un grand chagrin qui ne se dissout pas dans l'eau, ni dans l'air, un genre de composant solide qui résiste à tout » (p. 102).

« Cer tains secrets sont comme des fos siles et la pierre est deve - nue trop lourde pour la retourner. Voilà tout. » (p. 157).

Les pages 212 et 213, à cet égard, proposent une illus - tra tion de cette douleur à vivre, fonction nant comme une sorte de parabole illustrative. Lou se « souvien[t] d'un soir d'automne... ». Un banal accident de bicyclette devient l'image même d'une relation impossible entre la mère et la fi lle. Ce qui aurait été vite oublié dans le cadre d'une autre famille se mue ici en une blessure profonde. Le der nier para graphe et son atten tion aux détails matériels, le vélo, le bruit du portillon, n'en sont que plus émouvants.

« La dame me fait un signe de la main. Et moi je com prends ce que ça veut dire, un signe comme ça, alors que la nuit tombe sur un parc vide. Ça veut dire il va fal loir être forte, il va fal loir beau coup de courage, il va fal loir gran dir avec ça. Ou plu tôt sans.

Je marche à côté de mon vélo. Dans un bruit sec, le por - tillon se referme der rière moi » (p. 213).

Alors Lou sombre par moments dans le désespoir. Sa demande d'amour lui semble telle ment incomprise, inau - dible même qu'elle en arrive à souhai ter le pire, l'acci - dent, la mort, s'identi fi ant ainsi au bébé disparu qui, lui, occupe tous les esprits.

40 *Dossier pédagogique*

« Pen dant des semaines j'ai rêvé qu'un dimanche soir mon père dirait ce n'est plus possible, reste avec nous, tu ne peux pas être si loin, qu'il ferait demi- tour avant d'arri ver à la gare. Pen dant des semaines j'ai rêvé qu'au dernier feu rouge, ou bien au moment de cou per le contact, il dirait c'est absurde, ou bien c'est ridi cule, ou

bien ça fait trop mal » (p. 53).

« Pen dant des semaines, j'ai rêvé qu'un jour il appuierait sur l'accé lé ra teur, pied au plan cher, et nous pro jet te rait tous les trois dans le mur du par king, unis pour toujours » (p. 53).

« Par fois je me dis que Thaïs aussi devait être intel lec tuelle - ment pré coce, c'est pour ça qu'elle a lâché l'affaire, quand elle a compris quelle galère ça allait être, et que contre ça il n'y a rien, pas de remède, pas d'anti dote » (p. 53).

Lou aussi est sans abri. De même que No, elle est inadap tée à la vie, au monde qui l'entoure. Elle voudrait le comprendre, elle y cherche sa place et sa vie est un conti - nuel décalage. Sa demande d'amour trouve un écho dans l'ami tié qu'elle tisse avec No. Pour briser la soli tude, pour être pleine ment avec quelqu'un.

« Depuis toute la vie je me suis tou jours sen tie en dehors, où que je sois, en dehors de l'image, de la conver sa tion, en déca lage, comme si j'étais seule à entendre des bruits ou des paroles que les autres ne per çoivent pas, et sourde aux mots qu'ils semblent entendre, comme si j'étais hors du cadre, de l'autre côté d'une vitre immense et invi sible » (p. 19).

Le monde du dehors est bien celui du danger et de la peur. Plus que diffi cile à vivre, il devient propre ment impos sible, sans l'alcool et la violence. Il fait de No une jeune fi lle per due, il l'entraîne inexora ble ment vers la pros ti tution. Et Lou s'inscrit d'emblée dans cette perdi - tion, parce qu'elle est seule, démunie mal gré sa grande

No et moi 41

intel li gence, parce qu'elle est malheu reuse. Or, la traver - sée du livre va lui offrir un parcours inverse à celui de

No. Lou sera sauvée du monde et des autres par l'amour sacri fi ciel de No, par celui plus terrestre de Lucas. La pe tite fi lle va gran dir : elle sera le person nage de son roman d'appren tis sage.

Un roman d'appren tis sage

Elle est « toute petite », Lou, avec ses deux ans d'avance, mais elle grandit tout au long du roman. Son regard parti - cu lier d'enfant précoce va pouvoir se déployer et prendre tout son sens. L'itiné raire de la jeune fi lle, ces lieux parcou - rus, ce temps passé à essayer de se battre avec le destin vont la modifi er. À l'issue du livre, elle est autre, sa révolte évo - luera et sa vie va commencer. Une année scolaire va pas - ser qui montrera cette initiation par l'amour et l'amitié. Au bout du compte, c'est surtout l'apprentis sage d'une langue fantai siste, d'une écriture de soi et des autres, qui sera mis en place.

Le pas sage du temps

Décou page tem po rel d'une année scolaire :

La ren contre « Je vais inter vie wer une jeune femme SDF. Je l'ai ren contrée hier, elle a accepté » (p. 13)..

Flash- back : « Bref, voilà pourquoi je me trou vais gare d'Austerlitz. » (p. 16)

La ren trée Flash- back : « Je ne connais sa is per sonne et j'avais peur » (p. 21).

La mort de Thaïs

Flash- back (cinq ans plus tôt) : «

Quand j'avais huit ans ma mère est tom bée enceinte » (p. 44 à 55).

L'exposé « [...] je vous ins cris pour le 10 décembre » (p. 13).
« [...] je cherche une mala die que je pour rais
contrac ter en vrai, autour du 10 décembre »
(p. 36).
« C'est un jour de décembre » (p. 67).

Noël « [...] déjà Noël, déjà l'hiver » (p. 75). « Pen dant les vacances
de Noël nous res tons à
Paris » (p. 83).
« C'est le dernier jour des vacances » (p. 91).
« T'as passé de bonnes vacances, Pépité ? » (p. 98).
« Dehors l'hiver est venu » (p. 125).

L'his toire de No Flash- back : « Sa mère s'est fait vio ler dans une
grange » (p. 131).

Pâques « [...] les cloches tin taient et les œufs de Pâques s'éta laient
sur une allée entière » (p. 246).

La sor tie « Mon sieur Marin vient de ter mi ner son cours, nous
avons pris des notes sans rater un mot,
même si c'est le der nier jour. [...] L'an pro chain
Lucas ira vivre avec sa mère à Neuilly, [...] bonnes
vacances, reposez- vous bien » (p. 248-249).

Le bai ser Flash- back, suite de la page 247 : « Geneviève est repartie
dans son rayon » (p. 250).

Les retours en arrière sont assez peu fréquents et géné -
ra le ment n'occupent qu'assez peu de lignes. On peut les
réper to rier ainsi : la rencontre de No (5 pages) ; la ren -
trée (1 page) ; la mort de Thaïs (11 pages) ; l'his toire de
No (2 pages) et la dernière page qui, dans la chrono logie
ima gi naire, devrait se situer deux pages plus tôt,
puisqu'il s'agit de la suite directe de l'entretien avec
Geneviève.

Le plus long passage évoquant des souve nirs est donc
celui du drame familial ; il est aussi le plus trauma ti sant
pour la famille entière. Mais le fl ash- back le plus « mis

en scène » par le découpage, c'est bien celui des derniers

No et moi 43

mots qui permet une fin heureuse et positive : il constitue l'aboutissement d'une des questions récurrentes de Lou en une sorte de retournement littéraire final heureux. Il n'est pas sans évoquer le même procédé littéraire employé par Delphine de Vigan dans *Jours sans faim*.

Ainsi, Lou va grandir au cours de ces quelque 240 pages. Son âge, par rapport aux autres membres de sa classe, montre une enfant qui entre à peine dans son adolescence.

« J'étais toute petite : j'avais des petites jambes, des petites mains, des petits yeux, des petits bras, j'étais une toute petite chose qui ne ressemblait à rien » (p. 35).

« J'en ai treize et je vois bien que je n'arrive pas à grandir dans le bon sens, je ne sais pas déchiffrer les panneaux, je ne maîtrise pas mon véhicule, je me trompe sans cesse de direction, et j'ai plus souvent l'impression d'être enfermée sur une piste d'autos tamponneuses que de rouler sur un circuit de compétition » (p. 36).

Évidemment, l'évolution physique du personnage n'est pas mentionnée dans le livre. Elle était pourtant probable étant donné son âge. Mais c'est son langage qui peu à peu va abandonner les tournures enfantines. J'ai déjà noté la fréquence moindre, voire l'abandon progressif de l'expression « et tout ». D'autres expressions présentes dans la première moitié du roman n'interviendront plus par la suite, par exemple :

« [...] elle raconte pour de vrai » (p. 60).

« [...] comme si tout avait été construit pour de faux »
(p. 128).

Et symboles que ment, ce sont les mots de Lucas qui vont souligner ce changement, ces mots que Lou reprendra à son compte.

44 *Dossier pédagogique*

« T'es toute petite et t'es toute grande, Pépité, et t'as bien raconté son » (p. 121).

« [...] je suis beaucoup plus grande qu'il n'y paraît » (p. 127).

« Avant de rencontrer No, je croyais que la violence était dans les cris, les coups, la guerre et le sang. Maintenant je sais que la violence est aussi dans le silence, qu'elle est partout - invisible à l'œil nu » (p. 228).

« [...] quelque chose venait de m'arriver qui m'avait fait grandir. Je n'avais pas peur » (p. 244).

« Comme quoi *les choses* peuvent être autrement, comme quoi l'infiniment petit peut devenir grand » (p. 109).

Roman de la croissance ou du vieillissement, *No et moi* montre la transformation d'une enfant en adolescente d'autant plus que des « histoires d'amour » se déploient.

L'amour

Le mot est ici à entendre au sens large, englobant amitié et affection. C'est l'amour retrouvé de la mère pour sa fille, c'est l'amitié qui se noue entre No et Lou, c'est le premier baiser partagé avec Lucas.

L'arrivée de No au sein de la famille Bertignac va transformer les relations entre les personnes. Et tout d'abord la mère, petit à petit, va reprendre goût à la vie, car c'est elle qui décide de voir la jeune fille et de

l'accueillir. Le per son nage d'Anouk, nous l'avons vu, est désespéré, déses péré depuis la mort de son second enfant. Plus rien ne semble l'intéres ser, plus rien ne la touche. L'irruption de No agit comme une véritable cata lyse, secoue les êtres, révèle leurs envies.

« Ma mère a recom mencé à feuille ter des maga zines, elle a emprunté des livres à la biblio thèque, visité une ou deux expo si tions. Elle s'habille, se coiffe, se maquille, dîne avec

No et moi 45

nous tous les soirs, pose des ques tions, elle raconte des anec dotes, une aven ture qui lui est arri vée dans la jour née ou une scène à laquelle elle a assisté, elle retrouve l'usage des mots, elle hésite comme une conva les cente, bute sur l'enchaî ne ment, se reprend, elle a rap pelé des amies, revu d'anciens col lègues et acheté quelques nou veaux vête -
ments » (p. 134-135).

« J'écou tais et je me disais c'est incroyable, ma mère a des sou ve nirs. Ainsi, tout n'a pas été effacé. Ma mère abrite dans sa mémoire des images en cou leur, des images d'avant » (p. 157).

Tout au long du livre, Lou est en attente, en demande de l'amour de sa mère ; elle guette un geste, un mot qui ne viennent pas ; elle espère une marque d'affection qu'Anouk ne peut pas montrer... jus qu'à la page 244. La fugue en compagnie de No a été révéla trice.

« Plus jamais elle ne pose la main sur moi, plus jamais elle ne touche mes che veux, ne caresse ma joue, plus jamais elle ne me prend par le cou ou par la taille, plus jamais elle ne me serre contre elle » (p. 55).

« Je vou drais qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle ca

resse mon front, mes che veux, qu'elle me serre contre elle jus qu'à l'apai se ment des san glots. Comme avant. Je vou - drais qu'elle me dise ne t'en fais pas ou bien main te nant je suis là, je vou drais qu'elle embrasse mes yeux mouillés. Mais ma mère reste debout, à l'entrée du salon, les bras le long du corps. Alors je pense que la vio lence est là aussi, dans ce geste impos sible qui va d'elle vers moi, ce geste à jamais sus - pendu » (p. 231).

« J'ai sonné à la porte, ma mère a ouvert. J'ai vu sa tête toute défaite, ses yeux rougis. Elle est res tée devant moi, aucun son ne sem blait pouvoir sor tir de sa bouche, et

46 *Dossier pédagogique*

puis elle m'a attirée contre elle, sans un mot, elle pleu - rait comme jamais je ne l'avais vue pleu rer. Je ne sais pas combien de temps ça a duré, ce silence, son corps sou - levé par les san glots, j'avais mal par tout mais je n'avais pas de larmes, j'avais mal comme jamais aupara vant » (p. 244-245)

Alors la mère et la fi lle sont sau vées. Plus jamais leurs rela tions ne pourront revenir en arrière. No aura agi, pour toutes les deux, comme un élément cathartique, se char geant de la douleur familiale, endossant le cha grin et la mort avant de s'éclipser, comme dans un ultime cadeau.

La relation d'amitié entre les deux jeunes fi lles est un des ressorts romanesques du livre, déjà contenu dans son titre *No et moi*, répété aux pages 58, 160 et 234, comme anec do tique, pour préci ser qu'elles sont ensemble, qu'elles vivent des moments parta gés. Leur rap pro che ment pro -

gressif va jouer sur le principe d'identification : à un moment, elles vont habiter sous le même toit, elles vont se ressembler. Elles forment alors une sorte de couple, l'entité « No et moi ».

« Et notre silence est chargé de toute l'impuissance du monde, notre silence est comme un retour à l'origine des choses, à leur vérité » (p. 61).

« [...] c'est une nouvelle vie qui commence pour elle, j'en suis sûre, une vie avec abri, et moi je serai toujours là, à côté d'elle, je ne veux plus jamais qu'elle se sente toute seule, je veux qu'elle se sente avec moi » (p. 117).

D'ailleurs, l'affirmation d'être ensemble reviendra à plusieurs reprises dans la bouche de No, pour être sûre que sa

No et moi 47

vie a changé, ou celle de Lou, mais il est déjà « trop tard » et No va irrémédiablement s'éloigner.

« [...] alors maintenant on est ensemble, toutes les deux ? J'ai répondu oui, je ne savais pas très bien ce que ça signifiait pour elle, être ensemble, c'est quelque chose qu'elle demande souvent : on est ensemble, hein, Lou ? Maintenant je sais. Ça veut dire que rien jamais ne pourra nous séparer, c'est comme un pacte entre nous, un pacte qui se dispense de mots » (p. 120).

« – Mais toi aussi t'es dans ma vie. Tu vois bien, tu vois bien que j'ai besoin de toi... et puis tu... tu fais partie de notre famille... »

– Je suis pas de ta famille, Lou. C'est ça qu'il faut que tu comprennes, je serai jamais de ta famille » (p. 174).

La métaphore du renard du *Petit Prince* permet à Lou d'exprimer son amour pour la jeune fille, son désir – peut-être – de trouver en elle la sœur qui lui manquera

tou jours.

« Le pro blème c'est qu'un chez- soi, elle n'en a pas. Le pro - blème c'est qu'elle est unique, parce que je l'ai appri voi - sée » (p. 200).

L'ami tié entre elles deux est donc le fi l conduc teur du roman. C'est avant tout par amour pour No que Lou va remuer ciel et terre, c'est aussi pour gagner sa confi ance et son affection qu'elle se révolte. Et si elle entraîne Lucas avec elle dans son entreprise de sauve tage, c'est encore par amour. Pour lui, cette fois. Car le couple amoureux va se préci ser à mesure que le lecteur tourne les pages. Déjà présent à la deuxième page, le garçon va être défi ni par sa posi tion de gen til cancre dans la classe :

« Lucas s'est assis au der nier rang, à sa place. De la mienne, je peux voir son pro fi l, son air de bagarre. Je peux voir sa

48 *Dossier pédagogique*

che mise ouverte, son jean trop large, ses pieds nus dans ses bas kets. Il est ren versé sur sa chaise, bras croi sés, en posi tion d'obser va tion, comme quelqu'un qui aurait at terri là par hasard, en rai son d'une erreur d'aiguillage ou d'un mal en tendu admi nis tra tif. Posé au pied de sa table, son sac semble vide. [...]

– Mon sieur Muller, je vois que vous commen cez l'année dans les meilleures dis po si tions. Votre maté riel est res té sur la plage ? » (p. 21).

« Il n'y a que Lucas pour oser quit ter le cours, la tête haute, après lui avoir répondu : les peignes, Mon sieur Marin, c'est comme les brosses à dents, ça ne se prête pas » (p. 33).

Par son portrait et quelques rapides éléments descrip -

tifs, Lou montre graduel le ment qu'elle est séduite par son phy sique mais aussi par sa vision du monde.

« Ses yeux sont immenses » (p. 12).

« Lucas se tient devant moi avec cet air désin volte qui le quitte rare ment. Pour tant je sais qu'il sait. Il sait que les fi lles du lycée sont toutes folles de lui, il sait que Mon sieur Marin le res pecte même s'il passe son temps à lui faire des remarques, il sait combien le temps nous échappe et que le monde ne tourne pas rond. Il sait voir à tra vers les vitres et le brouillard, dans la couleur pâle des matins, il sait la force et la fra gi lité, il sait que nous sommes tout et son contraire, il sait combien c'est dif fi cile de gran dir. Un jour il m'a dit que j'étais une fée » (p. 98).

« Lucas m'attend devant la porte du lycée. Il porte sa veste en cuir, un ban deau noir pour rete nir ses cheveux, sa che - mise dépasse de son pull, il est immense » (p. 120). « C'est un gar çon par ti cu lier. Je le sais depuis le début. Pas seule ment à cause de son air en colère, son dédain ou sa démarche de voyou. À cause de son sou rire, un sourire d'enfant » (p. 38).

No et moi 49

Alors quand il l'appelle « Pépite », ce petit nom char - mant, Lou ne peut que « fondre », à moins qu'elle ne soit pro je tée dans une panique incontrôlable.

« Je suis muette. Je suis une carpe. Mes neu rones ont dû s'éclip ser par la porte de der rière, mon cœur bat comme si je venais de cou rir six cents mètres, je suis inca pable d'émettre une réponse, ne serait- ce que oui ou non, je suis pathé tique » (p. 38).

« À la sor tie du lycée, je l'aper çois, il est appuyé contre un pan neau de sens inter dit, il fume une ciga rette. Il me fait signe et m'appelle, à chaque fois c'est la même sen sa tion, à l'inté rieur de mon corps, comme un trou

d'air, comme si mon esto mac des cen dait d'un coup dans mes talons et remon tait aussi sec, c'est pareil dans les ascen seurs de la Tour Montparnasse pour la visite pano ra mique. Il m'atten dait.

– Tu veux venir chez moi, Pépité ?

Panique à Disneyland, alerte rouge, mobi li sa tion gé né rale, affo le ment bio lo gique, court- circuit, caram bo lage interne, éva cua tion d'urgence, révo lu tion sidé rale » (p. 78-79). « Je ne peux pas dire l'effet que ça m'a fait, ni exacte ment où ça se pas sait, quelque part en plein milieu du plexus, quelque chose qui empê chait de res pirer, pen dant plu sieurs secondes je n'ai pas pu le regar der, je per ce vais le point d'impact et la chaleur qui mon tait à mon cou » (p. 159).

Le jeune homme montre d'abord implici te ment son atta che ment à Lou. Il connaît par cœur des passages lus en classe de ses devoirs d'excellente élève, il peut se moquer d'elle avec bienveillance et, dans une formule poétique, il avoue son attirance :

« Moi, mon secret je peux te le dire, c'est que quand tu seras grande je t'emmè ne rai quelque part où la musique est si belle qu'on danse dans la rue » (p. 159).

50 *Dossier pédagogique*

La métaphore mathématique permet à Lou dès le début, de confi er son amour et, au fi l du texte, elle admet de plus en plus son attirance.

« Si on admet que par deux points on peut faire passer une droite et une seule, un jour je dessi ne rai celle- ci, de lui vers moi ou de moi vers lui » (p. 23).

« J'essaie de ne pas pen ser qu'un jour Lucas pour rait m'entou rer de ses bras et me ser rer contre lui » (p. 99). « [...] quand j'arrive à sa hau teur ses bras se referment sur moi, je sens mon corps minus cule peser d'un seul coup

contre le sien, son soufl e dans mes che veux » (p. 189). « Il adore les pépites, voilà à quoi je pense dans la queue de la bou lan ge rie, il m'adore mais il ne le sait pas » (p. 208).

Le jeu de mots sur les pépites (de choco lat) montre encore la distance du person nage, même à ce moment-là. Enfi n les dernières lignes vont clore le récit sur la réali sa - tion du baiser, image duelle ici, celle de l'amour, bien sûr, mais aussi celle de la transfor ma tion de la jeune fi lle :

« Il a appro ché sa bouche de la mienne, et j'ai senti ses lèvres d'abord, et puis sa langue, et nos salives se sont mélan gées.

Alors j'ai compris que, parmi les ques tions que je me pose, le sens de rota tion de la langue n'est pas la plus impor - tante » (p. 250).

En outre, le jeu sur les contrastes, voire les opposi tions entre les deux person nages per met à Delphine de Vigan toute une construction hugolienne ; on pense alors au couple formé par Gwynplaine et Dea dans *L'Homme qui rit*, par exemple...

« Je lui parle de Lucas, de ses dix- sept ans, de son corps qui semble si lourd, si dense, et cette façon qu'il a de me regar der, comme si j'étais une fourmi éga rée, ses copies

No et moi 51

blanches et l'excel lence de mes notes, ses trois jours de ren - voi et mes devoirs cités en exemple, sa dou ceur avec moi, pour tant à l'extrême opposé de lui » (p. 104).

« Il est le roi, l'insolent, le rebelle, je suis la pre mière de la classe, docile et silen cieuse. Il est le plus âgé et je suis la plus jeune, il est le plus grand et je suis minus cule » (p. 122).

Les contraires vont bien s'attirer, comme en physique nucléaire, et se rejoindre, comme les parallèles à l'infini – pour calquer des images viganesques. Et en premier lieu, c'est dans le langage qu'ils se retrouvent, car lorsque Lou, pensant à l'attitude de sa mère à son égard, demande à Lucas :

« – Est-ce que tu crois qu'il y a des parents qui n'aiment pas leur enfant ? » (p. 159).

il lui répond :

« – Je sais pas, Pépite. Je crois pas. Je crois que c'est toujours plus compliqué que ça » (p. 159).

Alors, dix pages plus loin, après les impossibles retrouvailles entre No et sa propre mère, Lou conclut :

« – Tu sais, les histoires entre les parents et les enfants, c'est toujours plus compliqué » (p. 168).

Les deux expressions, quasi ment identiques, montrent que Lou apprend de Lucas, qu'elle le suit et l'accepte main-tenant comme une sorte de double inversé d'elle-même. L'éducation sentimentale par laquelle elle apprend à bien de l'apprentissage de l'adolescente.

L'écriture, la langue de la fantaisie

Par l'utilisation d'une langue souvent humoristique, mais aussi grave parfois, Lou atteint la maturité d'une écriture. C'est la focalisation interne qui permet l'amalgame ici entre

52 *Dossier pédagogique*

l'auteur et la narratrice. Incontestablement, il s'agit de la langue et l'écriture de Delphine de Vigan, adaptées à

son héroïne. Le style est alors le point de rencontre entre réalité et fiction. Par son écriture, l'écrivain offre au personnage une manière de s'exprimer qui est aussi une manière d'être. Je ne reviens pas sur les parenthèses explicatives d'une pensée dont j'ai développé l'analyse plus haut. Elles permettent une distance où là, peut-être plus qu'ailleurs, Lou rejoint Delphine – ou l'inverse. Je voudrais maintenant préciser quelques éléments stylistiques. Tout d'abord l'écriture d'une certaine oralité permet un ton léger, familier qui interpelle le lecteur et le fait participer à l'histoire.

« Tu parles. Il s'en fout. Il a sa vie. Chacun sa vie. Finalement, c'est No qui a raison. Il ne faut pas tout mélanger. [...] il sait combien il est beau, et grand, et fort. Et moi ça m'énerve » (p. 216).

Il y a ici une voix où se mélangent les expressions familières de la jeune fille (« tu parles. Il s'en fout... » ; « Et moi, ça m'énerve. ») et la maîtrise de l'écrivain (« il sait combien il est beau, et grand, et fort »). La coordination répétée est grammaticale mais excessive : elle est à la fois effet de style et naïveté. Nos figures de rhétorique émaille lent le langage parlé !

L'écriture parle de l'écriture, elle se réfléchit. Très fréquemment, la narratrice commente son texte, le met tant en scènes qu'en paroles :

« Alors je me lance, dans le désordre, et tant pis si j'ai l'impression d'être toute nue, tant pis si c'est idiot, quand j'étais petite je cachais sous mon lit une boîte à trésors... » (p. 29).

Cela est possible parce que Lou présente ce caractère par ticulier d'enfant surdouée propice au dédouble

Mais il s'agit bien ici du travail de l'écrivain qui choisit ses mots, développe ou raccourcit ses phrases pour faire voir l'histoire ou le personnage.

Ce travail sur l'oralité se traduit aussi par l'incursion du dialogue au beau milieu du récit. Si, très généralement, les dialogues sont présentés traditionnellement à l'aide du tiret – mais sans guillemets, c'est l'usage typographique d'aujourd'hui –, certaines phrases « parlées » sont par -

fois plus discrètes, dans une alternance de style direct et indirect :

« Mon sieur Marin note mon nom, le sujet de mon exposé, je vous informe pour le 10 décembre, ça vous laisse le temps de faire des recherches complémentaires, il rappelle quelques consignes générales » (p. 13).

L'oralité, ici, semble pervertir le récit écrit. Elle le rend vivant, elle le rend plus léger. Et elle participe de l'humour généralisé dans le livre. « Panique à Disneyland » est une des expressions les plus drôles que l'on trouve dans *No et moi*, parce que la distance supposée de la narratrice qui se regarde en plein effroi est déjà humoristique mais elle accentue ce recul en se montrant comme une petite fille, par la référence au parc d'attraction. On pourrait voir ici l'œil amusé de l'adulte sur l'enfant. D'autres tournures idiomatiques vont dans le même sens, par exemple :

« [...] No vit dans la rue et ça se voit comme le nez au milieu de la figure » (p. 100).

Le rapproche ment d'un état de fait, d'un mode de vie (« dans la rue ») et de cet élément corporel (« le nez au milieu de la figure ») tient presque de l'hypallage. En tout cas, il permet de dédramatiser la situation, tout en montrant l'évidence.

54 *Dossier pédagogique*

Pour en finir avec l'humour – même si bien sûr je ne relève pas tout... –, je reviens sur la question de la rotation de la langue quand on embrasse. Encore une fois, c'est un faux problème, mais traité avec tant de gravité, il devient drôlement essentiel ! La question est anticipée à la page 37 :

« [...] pour la mononucléose, il faut embrasser les garçons et ce n'est pas encore d'actualité » (p. 37).

Puis elle est clairement posée par Lou à elle-même, un peu plus loin.

« Quand on embrasse, dans quel sens faut-il tourner la langue ? (La logique voudrait que ce soit dans le sens des aiguilles d'une montre, en même temps, embrasser, je suppose que cela échappe au rationnel, à l'ordre des choses, il n'est pas exclu que cela se fasse en sens inverse) » (p. 79).

Avant qu'elle ne la pose à No qui lui répond d'un trait d'humour magistral :

« – T'as de ces questions ! Y a pas de sens pour embrasser, on n'est pas des machines à laver ! » (p. 105).

« Alors j'ai compris que, parmi les questions que je me pose, le sens de la rotation de la langue n'est pas la plus importante » (p. 250).

Enfin la dernière phrase du livre donne la réponse finale - le ment attendue : « ce n'est pas la plus importante ». En jouant sur les répétitions tout au long du livre, en présentant un personnage faussement naïf, Delphine de Vigan joue avec le lecteur, sème de-ci de-là quelques petits cailloux blancs que nous ramassons joyeusement !

Livre social certes, *No et moi* n'en est pas moins un livre de fiction, un livre d'imagination : les images sont

No et moi 55

pléthores, les récits vont parfois jusqu'au délire. La tournure comparative est très fréquente et plus spécifiquement grâce à la locution « comme si » :

« [...] comme si l'air s'épaississait... » (p. 16).

« [...] comme si j'étais hors du cadre... » (p. 19). « [...] comme si j'avais une maladie contagieuse... » (p. 29).

L'expression conserve un côté enfantin, elle participe des jeux de déguisement ou de théâtre hypothétique habituels chez les petits : « on aurait dit que... » ; « on ferait comme si... ». Elle est aussi la marque d'un *à peu près*. Quand la métaphore identifie deux termes, la comparaison les fait ressembler, être *presque* pareils. Ici, l'image va dans ce dernier sens, elle montre aussi un langage approximatif, celui d'une jeune fille qui, parfois, cherche ses mots, essaie d'être la plus précise possible, mais n'y arrive pas toujours car tout se bouscule dans ses pensées.

Les éluctions imaginaires, voire exubérantes, vont dans le même sens. Elles sont encore une manifes

ta tion de cet esprit surdoué en ébulli tion. On le sent ici, Delphine de Vigan montre une extrême tendresse pour son person - nage ; elle lui prête vérita ble ment sa voix :

« Moi quand j'avais trois ou quatre ans je croyais que l'âge s'inver sait. Qu'à mesure que je gran dirais, mes parents devien draient petits. Je m'ima gi nais déjà debout dans le salon, les sour cils fron cés et l'index levé, dire non non non avec une grosse voix, vous avez mangé assez de Nutella » (p. 150).

Dans le même ordre d'idées, mais dans un dévelop pe - ment plus long, Lou et Lucas échafaudent tout un enchaî -

56 *Dossier pédagogique*

ne ment de circonstances pour se venger du patron de l'hôtel qui exploite No. Et cela va loin quand on com mence à imagi ner :

« [...] on ima gine des complots, des ven geances, des repré - sailles, chaque fois le scé na rio est dif fé rent mais l'issue est la même, on va cre ver les pneus de sa voi ture, l'attendre au coin de la rue avec des cagoules noires comme dans les fi lms, on lui fait tel le ment peur qu'il nous donne tout l'argent de la caisse et aban donne son hôtel sans jamais réap pa raître. Alors au bout d'un an et un jour No devient pro prié taire, elle fait repeindre les murs et rava ler la fa

çade, elle conquiert une clien tèle raf fi née et inter na tionale, il faut réser ver des mois à l'avance pour avoir une chambre, elle gagne beau coup d'argent et organise des soi rées dan - santes, un jour elle ren contre un chan teur de rock anglais, ils tombent fous amou reux l'un de l'autre, alors elle ouvre une suc cur sale au cœur de Londres et voyage entre les deux capi tales. Ou bien c'est

Loïc qui revient, il décide de quit - ter l'Ir lande pour vivre avec elle » (p. 164).

Délire de l'imagination, frénésie de mots, transport d'écriture, les phrases parfois, tout en allant dans la même direction fantasmatise, fonctionnent comme des sentences définitives et sans appel, elles vont alors jusqu'à l'aphorisme :

« Parfois le hasard obéit à la nécessité » (p. 86).

« L'insomnie est la face sombre de l'imagination » (p. 180).

L'utilisation du présent de l'indicatif affirme bien une vérité indiscutable. Moins brève, moins sèche, mais tout autant percutante, la vision des fêtes de Noël (passage déjà cité plus haut, p. 84-85 du livre) au sein d'une famille détruite

en profondeur mais jouant le jeu de l'apparence est aussi

No et moi 57

l'expression d'un désespoir et d'une révolte, tempérée par le trait d'humour de la « crème au beurre ». La phrase (« Noël est un mensonge ») déve loppe l'aphorisme qui aurait pu être : Noël est un mensonge auquel personne ne croit. Ce genre de maximes permet bien de montrer une pensée, une philosophie même, liée aux sciences comme souvent dans le livre, en prise avec l'inquiétude et le vertige :

« Quand je regarde le ciel, je me demande tous jours jusqu'où ça va, s'il y a une fin » (p. 94).

Enfin, une formule à la fin du roman allie réflexion, affirmation et drôle rie :

« N'empêche que moi je ne suis pas tom bée du der nier RER » (p. 222).

Cal quée sur le stéréo type « tom bée de la dernière pluie », par le transfert vers notre monde contempo rain, le RER, vers la vie parisienne aussi, la sentence tient du pro verbe tout en rappe lant la présence du locuteur ado

les cent par la formule « n'empêche que moi... ». Mots d'auteur, donc.

L'écrit vain, c'est patent, s'amuse avec les mots, les tour nures et les clichés de notre langue, pour mieux les détour ner, les transgresser. Et c'est encore plus manifeste quand l'écriture se laisse aller à la digression, l'énumération, souvent soulignées par l'anaphore.

« Quand j'étais petite je passais des heures devant la glace à essayer de recoller mes oreilles. [...]. Quand j'étais petite je voulais être un feu rouge, au plus grand carrefour [...] Quand j'étais petite je regardais ma mère se maquiller devant le miroir... » (p. 44).

« La vérité c'est que je ne suis qu'une *madame-je-sais-tout* [...] La vérité c'est que je n'arrive pas à faire mes lacets [...] »

58 *Dossier pédagogique*

La vérité c'est que *les choses sont ce qu'elles sont*. [...] La réalité reprend tous les jours le dessus [...] La réalité a tous les jours le dernier mot » (p. 191).

Ici plusieurs phrases différentes sont liées par l'anaphore. À d'autres lieux, le paragraphe peut se constituer d'une seule phrase hypertextuelle.

« Elle me demande si elle peut [...] qu'elle se rende compte qu'avec moi elle perd son temps » (1 phrase, 19 lignes) (p. 27-28).

« Alors je me lance [...] aban don nés et tout... » (1 phrase, 33 lignes) (p. 29-30).

« On est ensemble, hein, Lou [...] c'est pas ta vie » (15 lignes) (p. 243).

Cette dernière occurrence est une compilation des dialogues que No a adressés à Lou. L'asyndète évoque le collage et donc le trop-plein, le débordement de la tristesse de la narratrice qui sait qu'elle vient de perdre définitivement son amie.

Plus encore, le débordement de l'émotion et de la colère de Lou – sa tristesse aussi – s'exprime par la répétition à trois reprises d'un paragraphe à la même construction, aux mêmes références. Je me dois ici de les citer *in extenso* :

« Je sais qu'on envoie des avions supersoniques et des fusées dans l'espace, qu'on est capable d'identifier un criminel à partir d'un cheveu ou d'une minuscule particule de peau, de créer une tomate qui reste trois semaines au réfrigérateur -

teur sans prendre une ride, et qu'on peut faire tenir dans une puce microscopique des milliards d'informations. Mais rien, rien de tout ce qui existe et ne cesse d'évoluer, ne me paraîtra plus incroyable, plus spectaculaire que ça : Thaïs était sortie du ventre de maman » (p. 46).

No et moi 59

« On est capable d'envoyer des avions supersoniques et des fusées dans l'espace, d'identifier un criminel à partir d'un cheveu ou d'une minuscule particule de peau,

de créer une tomate qui reste trois semaines au réfrigérateur sans prendre une ride, de faire tenir dans une puce micro -

sco pique des milliards d'informations. On est capable de laisser mourir des gens dans la rue » (p. 82).

« On est capable d'ériger des gratte-ciel de six cents mètres de haut, de construire des hôtels sous-marins et des îles artificielles en forme de palmiers, on est capable d'inventer des matériaux de construction "intelligents" qui absorbent les polluants atmosphériques organiques et inorganiques, on est capable de créer des aspirateurs autonomes et des lampes qui s'allument toutes seules quand on rentre chez soi. On est capable de laisser des gens vivre au bord du périphérique » (p. 178-179).

Si les références sont identiques entre la première et la deuxième occurrence (« avions supersoniques », « fusées », « criminel », « tomate », « puce microscopique »), la troisième n'a plus, avec elles, qu'une similitude de structure grammaticale (« on est capable de... »). Sur tout, c'est la chute des trois paragraphes qui tend à s'identifier : « Laisser mourir des gens dans la rue », « laisser des gens vivre au bord du périphérique », c'est aussi étonnant et finalement aussi déchirant que « Thaïs était sortie du ventre de ma man ». Ainsi, la révolte de Lou vient de là aussi : elle est autant sociale, politique qu'intime et familiale.

Certains choix typographiques vont dans le même sens. Un blanc entre deux paragraphes, en rejet, voire un saut de page vont quelquefois être la marque de l'auteur et de son désir d'attirer l'attention du lecteur, en laissant le récit momentanément en suspens.

« Je sonne à la porte avant d'ouvrir. Je sais que je peux la perdre » (p. 114).

« [...] je voudrais prendre son visage entre mes mains, caresser ses cheveux, et que tout s'efface » (p. 198).

Le premier exemple est bien de l'ordre de la mise en haleine, de la pause, imitative de l'inquiétude de la narratrice : elle arrive pour la première fois avec No chez ses parents ; elle doute de leur réaction, elle a peur que cela ne fonctionne pas. D'autant que ces deux phrases sont déjà précédées d'un blanc typographique. Alors, on retient son souffle ensemble – narratrice, auteur, lecteur – pour plonger ensuite... Et advienne que pourra ! Le deuxième exemple, même s'il ne finit pas le chapitre, se présente de manière originale et unique dans tout le livre. Le code typographique est ici transgressé pour montrer visuellement, dans la mise en page, la détresse de Lou, son désir d'inconscience, son désir de mort, presque. La formule ainsi transcrite est beaucoup plus définitive.

Beaucoup plus fréquemment, un paragraphe assez court isolé de ce qui précède par un saut de ligne clôt un chapitre :

« Nous allons nous occuper d'elle. Nous ne dirons rien à personne. Nous garderons ce secret pour nous tous seuls, parce que nous en avons la force » (p. 194).

Ainsi, le texte *res pire*, le lecteur sait qu'il se trouve dans une conclusion particulière qui correspond bien à ses deux exigences de bilan et d'ouverture.

Plus que les figures de style pourtant bien présentes dès la première page – la synecdoque des « converses en

éven tail » (p. 11) ; l'hypallage d'« une dizaine de bracelets tintent de plaisir à leurs poignets » (p. 11) – c'est la gram -

No et moi 61

maire qui intéresse Delphine de Vigan et, de fait, son héroïne (ou l'inverse) :

« Ceux qui croient que la gram maire n'est qu'un ensemble de règles et de contraintes se trompent. Si on s'y attache la gram maire révèle le sens caché de l'histoire, dis si mule le désordre et l'abandon, relie les éléments, rap proche les contraires, la grammaire est un formidable moyen d'organiser le monde comme on voudrait qu'il soit » (p. 155-156).

« Alors j'ai pensé aux adverbes et aux conjonctions de coordination [...]. Alors j'ai pensé que la gram maire a tout prévu, les désenchantements, les défaites et les emmerdements en général » (p. 179).

« [...] c'est une illusion de penser qu'il y a des raisons bonnes ou mauvaises, et en cela la gram maire est un mensonge pour nous faire croire que les propositions s'articulent entre elles dans une logique que l'étude révèle, un mensonge perpétué depuis des siècles, car je sais maintenant que la vie n'est qu'une succession de repos et de déséquilibre dont l'ordre n'obéit à aucune nécessité » (p. 209).

Incontestablement, ici, le personnage évolue. Ses certitudes sur la langue et son organisation, aux pages 155 et 156 sont battues en brèche par la suite, pour exprimer l'amertume d'abord, le désespoir ensuite. Évidemment, l'écriture vain, si proche des mots, questionnant sans cesse leurs articulations dans la phrase, avoue implicitement l'échec de l'écriture face à la misère. Il n'empêche, les mots sont écrits, la révolte se lit.

Enfin, le savoir-faire tout à fait maîtrisé par Delphine de Vigan, en particulier dans ce livre, c'est l'anticipation, ou l'annonce juste suggérée de ce qui se développera par la suite. J'ai déjà proposé l'analyse des citations récurrentes

62 *Dossier pédagogique*

annonçant le baiser final. Dans la première, page 37, assez subtillement, je trouve, l'histoire de la « rotation de la langue » n'est pas évoquée mais on comprend aisément que le personnage s'en inquiète, que la question se pose déjà : c'est de son âge !

Le drame de la mort de Thaïs, développé entre les pages 44 et 55, est annoncé par différentes émotions de la page 14 à la page 43 :

« Ma mère ne sort plus de chez moi depuis des années et mon père pleure en cachette dans la salle de bains. Voilà ce que j'aurais dû lui dire » (p. 14).

« Pour une fois je me suis contentée de ça, alors que les premières réponses sont souvent des esquives, il y a long temps que je le sais » (p. 20).

« Sur ma fiche je suis arrivée à la case "frères et sœurs", j'ai écrit zéro en toutes lettres. [...] Les nombres demeurent une abstraction et le zéro ne dit ni l'absence ni le chagrin » (p. 22).

« [...] je les colle sur les grands cahiers blancs que ma mère m'a offerts, quand elle est sortie de l'hôpital... » (p. 29-30).

« Ma mère était assise sur le canapé, elle m'a regardé faire, j'ai bien vu qu'elle cherchait quelque chose à dire, il aurait suffi de peu, j'en suis sûre [...] Mais ma mère est restée dans son silence » (p. 35).

« Le dîner est prêt, la table mise. Ma mère est couchée.

[...] je sais reconnaître la tris tesse de mon père et celle de ma mère, comme des lames de fond » (p. 42).

« [...] les des sins de quand j'étais petite collés au mur et le grand cadre avec les photos de nous trois, les photos d'avant » (p. 43).

La fi n du livre, le départ défi ni tif de No sont aussi anti - ci pés long temps aupa ra vant, comme quelqu'un qui va

No et moi 63

tra hir la confi ance de Lou, car « quoi qu'il arrive », « elle pren[d] sa valise avec elle »...

« Je ne peux pas m'empê cher de pen ser à cette phrase que j'ai lue quelque part, je ne sais plus où : celui qui s'assure sans cesse de ta confi ance sera le pre mier à la tra hir. Alors je chasse les mots loin de moi » (p. 134).

« Quoi qu'il arrive, plus tard quand je pense rai à elle, je sais que ces images l'empor te ront » (p. 140).

« Je ne sais pas comment je n'ai pas vu qu'elle pre nait sa valise avec elle, je ne sais pas comment c'est pos sible » (p. 242).

Ainsi, grâce à une langue maîtri sée, même quand elle est malme née, la construction du récit montre ici une grande habileté narratologique : le lecteur ne s'y trompe pas, il tourne les pages d'un geste impatient...

« Dans la vie on est tout seul avec son cos tume, et tant pis s'il est tout déchiré » (p. 190).

Cette belle formule résume bien le parcours de Lou dans le livre. Sa propre vie est déchirée et il faut bien qu'elle fasse avec, de même que sa mère qui, fi na le ment, aura fait le deuil de son enfant mort. Toutes deux auront appris par la connaissance de No. À la fi n du

roman, les per son nages, un peu sou la gés de leur fardeau, vont pou - voir continuer...

No et moi est un livre sociolo gique, un livre de notre temps, situé sur notre espace. Delphine de Vigan montre un person nage au regard précis et documenté. Par le biais de son héroïne narra trice, elle donne à voir les relations d'ado les cents aux prises avec le monde des adultes, celui du lycée, celui d'une famille parti cu lière, car frappée par

64 *Dossier pédagogique*

le malheur. Elle plonge aussi le lecteur dans l'univers de la rue et des sans- abri, celui d'un dehors dange reux, parfois ter ri fi ant. Mais le livre est surtout la tra jec toire de l'éman - ci pa tion de Lou par l'amour et la maîtrise du langage.

« Mais moi les yeux je n'arrive pas à les fer mer, ils sont grands ouverts et par fois je mets mes mains devant pour ne pas voir » (p. 26).

Le per son nage, double de l'auteur, est un subter fuge : bien sûr que c'est l'écrivain qui ne ferme pas les yeux ; bien sûr que l'écriture même est un révéla teur de soi, pour soi et pour les autres.

Alors, par la répétition, par le travail sur les mots et la phrase, par le tissage subtil de nombreux paradigmes tout au long de l'œuvre, l'auteur entraîne son lecteur vers une prise de conscience révoltée. Souvent il provoque son sou - rire et toujours gagne son émotion. Tout compte fait, nul

n'est à l'abri d'un bon livre !...

BONUS

**Un entretien de Patrice Ruellan avec
Delphine de Vigan est en ligne sur
l'Espace enseignants du Livre de
Poche.**

www.livredepoeche.com

Composition réalisée par Asiatype

Achévé d'imprimer en juillet 2009 en Espagne par

LITOGRAFIA ROSÉS à Gava (08850)

Dépôt légal 1^{re} publication : août 2009

LIBRARIE GÉNÉRALE FRANÇAISE

31, rue de Fleurus – 75278 Paris Cedex 06